L'INTÉRIEUR

DES

COMITÉS RÉVOLUTIONNAIRES,

OU

LES ARISTIDES MODERNES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES

ET EN PROSE:

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Cité-Variétés, le 8 floréal, an troisième.

PAR LE CITOYEN DUCANCEL.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, rue André-des-Arts, n°. 27.

AN TROISIÈME.

11321

Case FRC 17730

Heu ! steriles veri, quibus una quiritem
Vertigo facit ! hic Dama est non tressis agaso,
Vappa et lippus et in tenui farragine mendax.
Verterit hunc Dominus. Momento turbinis exit
Marcus Dama. Papæ ! . . . .
. . . .
Hæc mera libertas, hanc nobis pilea donant !

Insensés ! pour qui une simple pirouette produit un citoyen ! Ce chétif Dama n'est qu'un misérable palefrenier, un sot, un menteur à toute outrance. Son maître le fait pirouetter... Aussitôt ce vil affranchi devient l'important Marcus Dama ! Quel miracle ! ... Mais cette liberté si belle, des bonnets nous la donnent !

Perse, *Satyre 5me.*

NOTE DE L'AUTEUR.

PEUPLE François, jetté les yeux sur cette légère esquisse. C'est le tableau malheureusement trop fidèle des brigands qui ont si long-temps désolé la patrie. Aucun des traits de cet ouvrage n'appartient à mon imagination. Ils sont tous à mes hideux modèles. J'ai rassemblé dans un seul cadre tous faits authentiques qui m'ont été révélés, soit par des témoins oculaires et victimes, soit par la notoriété publique, soit enfin par le résultat de mes propres observations. Je puis citer les masques, les lieux et les époques. Au surplus, je le dis franchement; je n'ai point ambitionné quelques lauriers littéraires en traçant ce foible ouvrage. Si j'ai fortifié l'horreur des bons citoyens contre les anarchistes et les buveurs de sang, j'ai reçu la seule récompense que j'attachois à mon travail. Échauffons l'opinion publique contre nos oppresseurs, et nous parviendrons peut-être à précipiter l'action trop lente des loix contre des hommes qui étoient bien moins scrupuleux pour nous égorger, qu'on ne l'est aujourd'hui pour les punir.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les Citoyens
ARISTIDE, ancien chevalier d'industrie, président du comité	*Villeneuve.*
CATON, ancien laquais escroc, membre du comité, grand aboyeur	*Pelicier.*
SCEVOLA, coëffeur, Gascon, membre du comité	*Frogères.*
BRUTUS, ancien portier de maison, membre du comité	*Duval.*
TORQUATUS, rempailleur de chaises, membre du comité	*Genest.*
DUFOUR père, négociant, honnête homme persécuté, officier municipal et membre du comité	*Amiel.*
DUFOUR fils, officier de la garde nationale, persécuté.	*St.-Clair.*
La citoyenne DUFOUR, mère, persécutée.	*La cit.* *Germain.*
FANCHETTE, domestique chez Dufour.	*La cit.* *Vézard.*
DESCHAMPS, domestique chez Dufour	*Delaporte.*
VILAIN, homme contrefait, commissionnaire au tribunal révolutionnaire	*Mayeur.*
Un Officier Municipal	*Duforest.*
Quatre membres du comité révolutionnaire . . .	
Cinq Gendarmes	
Un garçon de bureau	
Deux agens du comité, à figure pâle et à moustaches	

La scène est dans le comité révolutionnaire de Dijon. Au milieu du comité est une grande table ovale, autour de laquelle sont dix sièges. Sur la table, dix bonnets rouges, plumes, encre, papier ; un registre des délibérations ; des lunettes. Autour de la salle, des cartons rangés sur des tablettes.

LES ARISTIDES MODERNES, OU L'INTÉRIEUR DES COMITÉS RÉVOLUTIONNAIRES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTIDE, *en carmagnole élégante et pincée, seul.*
(Tirant sa montre.)

DÉJA neuf heures !... Caton et Scévola ne viennent pas.... Quand j'y songe, j'admire ma métamorphose. Jadis en talons rouges, la brête au côté, le chapeau panaché sous le bras, tout brillant de soie et de dorures, brûlant le pavé de Paris sur un char léger que traînait un coursier fringant, éclaboussant insolemment ces pauvres piétons, dont je suis aujourd'hui le très-humble adulateur ; marquis dans un quartier, duc et pair dans un autre, homme de la première qualité pour tout le monde, et fils d'un chétif bourrelier de campagne pour moi seul ; passant les jours dans les boudoirs de nos courtisannes, et les nuits dans les tripots.... Aristocrate

forcené, tant que j'ai eu l'espérance de conserver fructueusement mes fastueuses qualifications.... Telle était mon existence... Aujourd'hui le bonnet rouge succède au chapeau à plumet; la carmagnole, à l'habit brodé, une salle perruque, à mon élégante coëffure.... Et cependant (tant les évènemens de la vie sont bizarres!) quoique j'aie changé de costume, je n'ai pas changé de métier.... Ma profession actuelle est même bien plus lucrative.... Président d'un comité révolutionnaire!... Mais j'apperçois mes deux collègues.

SCÈNE II.

ARISTIDE, CATON, SCÉVOLA.

ARISTIDE.

Tu te fais bien attendre, Scévola.

SCÉVOLA, *gascon.*

Mon cher Aristide, jé conviens que jé suis vénu un peu tard, mais j'avais quelqués pratiqués à coëffer, et sans le coup de peigne prépondérant qué tu mé connois, jé crois ma parolé d'honnèur...

ARISTIDE.

Et Caton avait-il aussi des pratiques?

CATON.

Moi! j'avais bien d'autres choses, ma foi. Et le savon que nous avons confisqué l'autre jour chez cet accapareur du coin... falloit-il le laisser moisir? Je viens de le vendre six francs la livre au-dessus du maximum. J'ai les assignats dans ma poche....

ARISTIDE.

J'approuve ton zèle, mon cher Caton; mais ne crains-tu pas que l'homme à qui tu viens de vendre ton savon ne te dénonce?

CATON.

N'est-ce que cela ? sois tranquille. Ce soir je le fais incarcérer.

SCÉVOLA, *riant*.

Ce diablé dé Caton a l'imagination inépuisable...

CATON.

Nous allons décerner le mandat d'arrêt contre lui, comme ayant acheté au-dessus du maximum. En l'arrêtant ce soir, je reprends mon savon, qu'en patriote fidèle je rends à la république ; la nation n'y perd rien, et moi, je garde les assignats.

ARISTIDE.

Tu es un rusé coquin.

CATON.

Aristide doit me connaître depuis long-tems... Te souvient-il de nos fredaines, quand j'étais, moi, le laquais par excellence de cette courtisanne célèbre dont tu étais l'amant en titre....

SCÉVOLA.

Sandis, jé m'en souviens. J'étais alors le coéffur en chef de la susdite personné....

CATON.

De quel train nous y allions tous les deux !... elle aurait eu cent mille livres de rente qu'elle n'aurait pas tenu six mois avec nous.

SCÉVOLA.

Mon sort était bien différent du vôtre, mes amis. Vous aviez les clefs du coffre-fort : et moi, pauvré pétit coéfur, jé n'avais qué la chétive ressource dé quelques bijoux errans ça et là sur la toilette, et qui jé né sais comment venaient sé mettré sous ma main.

ARISTIDE.

Il suffit. Laissons cela, et parlons d'affaires plus sérieuses.

SCEVOLA.

Eh bien, voyons, que faut-il faire ? faut-il signer des mandats, incarcérer, apposer des scellés, fabriquer des dénonciations, payer des témoins, faire des motions, sonner le tocsin, battre la générale; enfin dites-moi ce qu'il faut faire et dépêchons, car encore une fois....

ARISTIDE.

J'ai bien réfléchi, mes amis, sur la situation actuelle de notre commune : les autorités constituées y sont épurées, et à l'exception de Dufour, officier municipal, et notre collègue, tous les autres fonctionnaires, ou sont dans nos principes, ou sont des automates. J'aurai des mesures générales à vous proposer ce soir à l'ouverture de notre séance; mais il en est une particulière que vous devez sur-tout appuyer. Il faut perdre Dufour.

SCÉVOLA.

J'appuyé la motion.

ARISTIDE.

Dufour, son fils, et toute sa famille.

SCÉVOLA.

J'appuie encore davantage la motion.

ARISTIDE.

Dufour, par sa vertu et son patriotisme, jouit d'une considération telle, qu'il captiverait la municipalité toute entière. Son fils, par ses talens et sa véhémence, peut subjuguer à la tribune tous les moutons de la société populaire.

CATON.

Donc il faut perdre Dufour et son fils, cela est clair.

SCEVOLA.

Céla séra bien facile. Ils ont été déja dénoncés hier à la société populaire; la dénonciation né pouvait pas manquer dé réussir; jé portais la parole.

ARISTIDE.

L'épouse de Dufour est dans son quartier l'exemple des bonnes mères, le modèle des bons ménages.

CATON.

Donc, il faut perdre l'épouse.

SCEVOLA.

L'argument est sans réplique.

ARISTIDE.

Ainsi, mes amis, dès ce soir que toute cette famille soit arrêtée. Voyons, qui chargerons-nous de cette expédition ?

CATON ET SCEVOLA, *ensemble.*

C'est moi.

ARISTIDE.

Caton, j'aurai besoin de toi. Il vaut mieux la confier à Scévola et à Torquatus.

SCEVOLA.

Président, je te remercie de la préférence. Je m'en rendrai digne.

ARISTIDE.

Signons toujours les trois mandats. (*Ils signent.*)

SCEVOLA.

Tandis qué vous êtes entrain de signer, camarades, mettez-moi votre signature sur ces trois mandats : c'est l'arrestation de trois individus à grosses cravattes, que j'ai trouvés dans un café, et que j'ai coffrés provisoirement il y a huit jours, parcé qué leur figuré m'a paru suspecté... (*Ils signent tous trois.*)

CATON.

Camarades, je fais une réflection. Si nous incarcérons les Dufour sans une dénonciation bien en règle, n'allons-nous pas nous compromettre ? le peuple les connaît pour d'excellens patriotes....

ARISTIDE.

Ton observation est sage ; aussi je me charge de rédiger la dénonciation.

SCEVOLA.

En cé cas, j'adopté d'avance la rédaction.

CATON.

Il me vient une idée.

ARISTIDE.

Voyons, qu'elle est-elle ?

CATON.

Tu la trouveras, je crois, ingénieuse. Tu te rappelles qu'en incarcérant hier notre négociant, nous avons saisi sur lui vingt-mille francs en assignats qui sont là dans un carton ; mon avis seroit d'empocher les vingt-mille livres.

SCÉVOLA.

Je suis de l'avis du préopinant ; mais nous partagerons ?

CATON.

Nous tous réunis nous accuserons Dufour de les avoir soustraits.

ARISTIDE.

L'idée seroit bonne, si Dufour n'était point connu pour un honnête-homme ; le peuple croira difficilement.....

CATON.

Le peuple ! eh ! mon ami, c'est bien le diable si la réputation de Dufour n'échoue pas contre le témoignage unanime de ses collègues, qui signeront la dénonciation.

ARISTIDE.

Ma foi, tout bien réfléchi, j'approuve ton idée.

CATON.

Tu es donc de mon avis ? En ce cas, je vais au fait.

(Il court au carton, prend les assignats et les mets dans sa poche.)

SCÉVOLA.

Monsieur Caton, vous n'oublierez pas sur-tout que j'ai mon hypothèque là-dessus...... Point d'inadvertance, je vous prie.......

ARISTIDE.

Reste maintenant le fils..... Que dirons-nous sur son compte ?

SCEVOLA.

Parbleu ! qué c'est un muscadin.

ARISTIDE.

Muscadin est trop bannal pour un homme qui comme lui s'est battu aux frontières, où il a reçu plusieurs blessures.... Caton, toi qui as l'imagination si fertile, voyons, n'as-tu rien à nous proposer ?

CATON, *faisant mine de réfléchir.*

Je cherche....... Les bonnes idées ne viennent pas à foison.......... Quelqu'un vient ; c'est précisément le domestique de Dufour. Voyons, qu'a-t-il à nous dire ?...

SCÈNE III.

Les Précédens, DESCHAMPS.

SCEVOLA, *d'un ton sévère.*

QUE veux-tu, citoyen ?

DESCHAMPS.

Citoyen, je viens pour.....

SCEVOLA, *vivement & avec enchantement.*

Nous faire une dénonciation, mon camarade ! en cé cas-là, sois le bien-venu, & prends la peine de t'asseoir.

DESCHAMPS.

Citoyen, ce n'est pas une dénonciation, mais c'est....

SCEVOLA, *toujours enchanté.*

Voyons, parle, citoyen Deschamps ; sur-tout bien posément, afin que nous ne perdions pas une syllabe.

DESCHAMPS.

Je vous dis, citoyens......

CATON.

Un instant. Qu'est-ce qui prend la plume de nous trois ?

DESCHAMPS.

Mais, citoyens, il n'y a pas besoin de plume pour ce que j'ai à vous dire.

ARISTIDE.

Je me charge d'écrire. (*Il s'assied, & il écrit sous la dictée de Deschamps*).

DESCHAMPS.

Citoyens, je suis le domestique de M. Dufour.

CATON.

Que signifie cette expression ? M. Dufour !

DESCHAMPS.

Citoyens, je vous demande pardon, c'est que voyez-vous......

ARISTIDE.

C'est que Dufour t'ordonne de l'appeller monsieur, n'est-ce pas ?

DESCHAMPS.

Non pas du tout, citoyens, mais......

SCEVOLA.

Petit mutin, ne dités donc pas non, dités oui.

ARISTIDE.

Paix. Ecoute l'intitulé du procès-verbal. *Il lit.* « Ce-» jourd'hui, au comité révolutionnaire de Dijon, est » comparu Charles-François Deschamps, au service du » citoyen Dufour.......

DESCHAMPS.

Mais, citoyens, je ne m'appelle pas Charles-François....

SCEVOLA.

Qu'importe les prenoms ? Nous mettrons si tu lé veux Appius, Publicola.

ARISTIDE *continue de lire.*

» Lequel nous a déclaré que ledit citoyen Dufour est un » conspirateur forcené, qui cherche à rétablir l'ancien ré-

» gime, en exigeant des citoyens qui sont à son service
» qu'ils emploient des qualifications féodales et justement
» proscrites......

DESCHAMPS.

Mais, citoyen, je ne vous ai pas dit un mot de ça......

CATON.

Comment imposteur, tu n'as pas dit cela tout-à-l'heure ! nous prends-tu donc pour des faussaires ? songes que tu es au comité révolutionnaire....... c'est t'en dire assez.

ARISTIDE.

Allons, continue......

DESCHAMPS.

Eh bien, citoyen, je viens vous prier......

ARISTIDE.

Qu'est-ce que c'est que vous ?

SCEVOLA.

C'est encore son M. Dufour qui ne veut pas qu'on le tutoie. Ecris, écris.

ARISTIDE, *écrivant.*

« Que ledit Dufour est un ennemi prononcé de l'égalité ;
» qu'il regrette la distinction des ordres et le règne de la
» noblesse, en tolérant chez lui de vieilles locutions qui
» rappellent la servitude et l'esclavage ».

DESCHAMPS.

Où diable prenez-vous tout ce que vous écrivez ?

CATON.

Insolent, tais-toi, et réponds cathégoriquement.

SCEVOLA.

Il paroît que ta maison est bien entichée d'aristocratie.

DESCHAMPS.

Citoyen, mais pas du tout. Au contraire, nous sommes tous de bons patriotes.

SCEVOLA.

Oui, comme on l'est à Coblentz ; n'est-ce pas ?

CATON.

Voyons, qu'est-ce que la citoyenne Dufour dit de la fermeture des églises?

DESCHAMPS.

Citoyen, mais elle dit qu'on auroit peut-être tout aussi bien fait de laisser la liberté des cultes.

ARISTIDE, *écrivant.*

« Que la citoyenne Dufour est une fanatique renforcée, » qui tient des conciliabules nocturnes avec des prêtres, » pour rétablir le culte catholique ».

SCEVOLA.

Président, ajoute des prêtres réfractaires; l'addition est importante. Deschamps, c'est bien-là, si je ne me trompe, ta dénonciation?

DESCHAMPS.

Mais encore, citoyen, je suis bien loin d'accuser une femme aussi respectable que ma maitresse.

SCEVOLA.

Qu'appelles-tu ta maitresse? les citoyens sont égaux, entends-tu?

ARISTIDE, *écrivant.*

« Que ladite citoyenne Dufour traite les braves sans-» culottes qui sont à son service, avec l'insolence des ci-» devant seigneurs ».

DESCHAMPS.

Ah! mon dieu, citoyen, c'est bien tout le contraire; il n'y a personne de plus humain qu'elle.

SCEVOLA.

On ne te demande pas cela. Ecoute, et réponds cathégoriquement.

CATON.

Que pense-t-on des comités révolutionnaires chez toi?

DESCHAMPS.

Mais...... on dit que...... peut-être la chose publique y gagneroit s'ils étoient moins sévères.

SCEVOLA.

Cela s'entend : écris, écris.

ARISTIDE.

« Que ladite Dufour et son fils, par leurs propos contre-
» révolutionnaires, avilissent les autorités constituées et la
» représentation nationale.......

DESCHAMPS.

Je vous jure qu'on n'a jamais parlé chez nous qu'avec respect de nos dignes représentans.....

SCEVOLA.

Te tairas-tu, bavard ? quand une réponse est faite, un honnête-homme ne doit la rétracter jamais.

DESCHAMPS.

Mais, citoyens, vous me faites dire depuis une heure ce que je n'ai pas du tout l'intention de vous déclarer. J'étois venu seulement pour vous demander si le citoyen Dufour étoit ici, parce que plusieurs personnes l'attendent chez lui.

ARISTIDE.

« Que ledit citoyen Dufour est attendu aujourd'hui chez
» lui dans un conciliabule d'aristocrates pour y tramer des
» complots contre la république ».

SCEVOLA.

Est-ce bien là tout ce que tu as à nous déclarer ?

DESCHAMPS.

Ah ! ça mais de bonne foi, est-ce pour moi que vous écrivez tout cela ?

SCEVOLA.

C'est pour l'accusateur public.

DESCHAMPS, *avec vivacité.*

Ah ! mon dieu ! vous me faites frémir !... Quoi vous voudriez faire périr le citoyen Dufour, sa femme et son fils, sur des mensonges aussi atroces !...

CATON, *à un ton menaçant.*

Deschamps, si tu dis encore un seul mot, nous allons t'envoyer sur le champ au tribunal. Sais-tu signer?

DESCHAMPS, *tout tremblant.*

Oui... citoyen... je sais signer.

CATON.

Eh bien! signe donc.

DESCHAMPS, *avec véhémence.*

On me tuera plutôt, que de signer de pareilles horreurs!

ARISTIDE, *écrivant.*

« Et a déclaré ne savoir signer de ce interpellé. » (*A Deschamps. Il se lève.*) Écoute bien le conseil que je vais te donner; tout ce qui se fait, se dit et se passe dans un comité révolutionnaire, est un secret d'état: le violer, c'est se rendre coupable du crime de-lèze nation. Tu m'entends?... Retire-toi.

DESCHAMPS, *à part, en s'en allant.*

Ah mon dieu! quelle caverne d'assassins! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ARISTIDE, CATON, SCÉVOLA.

SCEVOLA.

NOUS étions embarrassés de trouver une dénonciation contre la citoyenne Dufour et son fils, jé mé vanté, sandis, qu'en voila une bien conditionnée.

ARISTIDE.

Scévola, je t'enjoins d'avoir les yeux ouverts sur ce maraud.

SCEVOLA.

J'en fais mon affaire. Mais le plus sûr, je crois, serait dé lé coffrer...

ARISTIDE.

Toi, Caton, viens avec moi rédiger la dénonciation de

Dufour père à sept heures précises du soir, nous ouvrirons la séance. (*Il sort avec Caton.*)

SCÈNE V.

SCEVOLA, *seul.*

Et moi... quest-ce que je vais faire? j'ai peigné toutes mes pratiques... Ah! il faut que j'aille prévenir mon collègue Torquatus de l'honorable mission qu'on vient de nous confier.

SCÈNE VI.

BRUTUS, SCÉVOLA, TORQUATUS, *en carmagnole, des moustaches, un bonnet à poil.*

TORQUATUS. *Il apperçoit Scévola.* (*Bas à Brutus.*)

Ah! mon dieu! Scévola! si ce n'est pas jouer de guignon! est-ce qu'il s'roit v'nu pour empocher les 20,000 livres?

SCEVOLA.

Hé bon jour mon brave Torquatus.

TORQUATUS, *avec humeur.*

Bon jour. Dis-moi donc, tu viens de bien bonne heure au Comité?

SCEVOLA.

C'est qu'Aristide, Caton et moi, nous avons eu une délibération secrère dé la dernière importance.

TORQUATUS, *bas à Brutus.*

Pourvu qu'leux idée n'allions pas s'rencontrer avec la notre! (*Haut.*) Et ne pourrions-j'ti pas savoir?....

SCEVOLA.

C'est un secret, té dis-je.

TORQUATUS, *à part, désolé.*

Les coquins, ils ont pris les 20,000 livres, c'est sûr!...

SCEVOLA.

Jé voulois té prévénir que cé soir, toi et moi, nous sérons chargés d'une grande expédition.

TORQUATUS, *enchanté.*

Une expédition !... morgué, j'en sommes. C'est-il un bon gibier ?

SCEVOLA.

Excellent.

TORQUATUS.

Riche ?

SCEVOLA.

C'est un négociant.

TORQUATUS.

Je m'en charge.

SCEVOLA.

Il faudra, comme tu sais, avertir...

TORQUATUS.

Mes deux aides de camp ? c'est dit.

SCEVOLA.

C'est pour cé soir, ne l'oublie pas au moins. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

BRUTUS, TORQUATUS.

BRUTUS, *à Torquatus.*

Nous v'la seuls ! bon ! voyons si les 20,000 livres sont encore dans le carton...

BRUTUS.

Conviens que ces 20,000 livres nous arrangeraient bien.

TORQUATUS.

J'aurions chacun dix mille francs : j'dis, ça en vaut la peine.

BRUTUS.

La nation est assez riche, 20,000 liv. pour elle c'est...

TORQUATUS.

Une goutte d'eau dans la rivière.

BRUTUS.

Et puis il faut convenir que nous nous donnons assez de mal pour être un peu indemnisés.

TORQUATUS.

Ah! mon dieu! les 10,000 livres ne m'ferions tant seulement pas cent francs par chaque incarcellation que j'avons faite depuis trois mois, ainsi vois si c'est trop.... Mais dis donc, connais-tu bien le carton?

BRUTUS.

Tiens, c'est celui-ci. Pour ne pas me tromper, j'y ai mis une petite marque noir avec de l'encre...

TORQUATUS.

Pas si bête! ma foi; je n'aurions ventredié pas eu tant de prévoyance. Cours vîte au carton avant que queuq'zun ne v'nions; moi, j'vas à la porte pour écouter. (*Brutus ouvre le carton et n'y trouve rien.*)

BRUTUS.

Les oiseaux sont dénichés!

TORQUATUS.

Bah! tu badines!... (*Il voit dans le carton.*) C'est mordié vrai! j'avions bien dit que c'fripon de Scévola.... Il n'en fait jamais d'autre!... Ventredié! G'nia pas d'plaisir à être son collègue...

BRUTUS.

Encore moins de profit.

TORQUATUS.

Queuq'zun vient. Remets vîte le carton...

SCÈNE IX.

VILAIN, BRUTUS, TORQUATUS.

VILAIN, *une lettre en main, reconnaisant Torquatus.*

TIENS! c'est Fétu le rempailleur! bon jour donc, mon ami Fétu.

TORQUATUS.

Qu'appelles-tu Fétu? je sommes Torquatu.

VILAIN.

Va pour Torquatu. C'est pis qu'une rage, on ne reconnaît plus aujourd'hui ni les hommes ni les rues.

TORQUATUS.

Les patriotes s'appelons tous par des noms romains. Tiens, j'voulons te débatiser toi, et t'appeller César. Dam! c'est stila qu'était un fier républicain!

VILAIN.

Tais toi donc, c'est le nom d'un chien de basse-cour. Je m'appelle Vilain, et Vilain je resterai. Mais toi, viens-tu rempailler les chaises du comité?

TORQUATUS.

Je som' bin, s'il vous plaît, membre du comité révolutionnaire.

VILAIN.

Ça n'est pas possible!

TORQUATUS.

Demande li plutôt...

VILAIN, *reconnoissant Brutus.*

Tiens c'est ficelle!

BRUTUS, *avec hauteur affectée.*

Brutus! monsieur!

VILAIN.

Jusqu'au citoyen Ficelle qui s'en mêle? vous êtes fous, par ma foi. J'avais cru, moi, qu'il n'y avait que les filoux qui changeaient de noms...

BRUTUS.

BRUTUS.

Monsieur Vilain, songez que vous parlez à zun fonctionnaire public.

VILAIN.

Moi! je parle à un portier de maison.

BRUTUS.

Un fonctionnaire public, vous dis-je. Je suis membre du comité révolutionnaire.

VILAIN, *étonné.*

Toi aussi! c'est donc de plus belle en plus belle! Où diable a-t-on été pêcher des ostrogots de votre espèce? Si ça continue, je ne désespère pas d'être un jour général d'armée: mais puisque vous êtes membres du comité, voici une lettre à votre adresse.

TORQUATUS.

De qu'eu part?

VILAIN.

De l'accusateur public...

TORQUATUS.

Comment! est-ce que tu serais juge, par hazard?

VILAIN.

Pas tout-à-fait; je suis le commissionnaire du parquet, dont bien j'enrage... Il n'y a pas de jour que je ne voie des malheureux qui me font une peine, mais une peine....

BRUTUS.

Ce sont des conspirateurs.

VILAIN.

Je n'en sais rien; mais ils n'en ont pas la mine: si tu voyois comme ils sont décens, avec quel courage ils entendent leur jugement!...

BRUTUS.

C'est de l'impudence, et rien de plus.

VILAIN, *avec force.*

Oh! dis plutôt le calme de l'innocence!... Je ne sais pas, moi, comment vous êtes bâtis, messieurs les révolutionnaires; pour moi je ne peux pas voir ce spectacle sans me trouver

mal. Pourquoi la nature m'a-t-elle disgracié ? Je serais à présent aux frontières, et je ne mangerais pas un pain douloureux, qui me semble arrosé du sang des innocens.

BRUTUS.

Monsieur Vilain, songez que vous êtes au comité révolutionnaire, et que...

VILAIN.

L'on n'y comprend pas le langage des honnêtes gens.

BRUTUS, *d'un ton menaçant.*

On n'est pas plus insolent ! Vilain, tu te souviendras de cette conversation.

VILAIN,

Qu'est-ce que tu me feras ? monter au fauteuil ? eh bien, je m'y trouverai du moins en meilleure compagnie qu'avec vous.

BRUTUS, *menaçant.*

Il suffit, donne ta lettre, et retire-toi.

VILAIN.

Il me faut une réponse.

BRUTUS.

Tout de suite ?

VILAIN.

On attend après...

TORQUATUS, *bas à Brutus.*

Brutus, sais-tu lire, mon ami ?

BRUTUS, *bas à Torquatus.*

Hélas ! je n'en suis encore qu'à l'alphabet ; si tu savais comme c'est difficile d'apprendre à lire !

TORQUATUS.

Hé ! mon dieu ! comment donc que j'allons faire ? je ne savons pas lire non plus.

BRUTUS.

Vilain, est-ce bien pressé ?

VILAIN.

On m'a recommandé de ne pas revenir sans réponse.

BRUTUS, *avec embarras.*

Et-sais tu ce que l'accusateur public nous demande ?

VILAIN.

Parbleu ! lisez.

TORQUATUS.

Lisez, lisez. Il faut le savoir.

VILAIN.

Comment tu ne sais pas lire! eh bien voilà justement une plume, de l'encre et du papier. Fais-moi au moins un mot de réponse par écrit.

TORQUATUS.

Je n'savons pas tant seulment siner not'nom.

VILAIN.

Brutus au moins sait lire, lui, un ci-devant portier de maison, dam' c'est savant ça.

BRUTUS.

Brutus n'ira pas à votre école, monsieur Vilain.

VILAIN.

Vilain ne voudrait pas non plus d'un pareil écolier, monsieur Brutus. Puisque vous savez lire, voyons, lisez donc cette lettre...

BRUTUS *fait mine de chercher dans ses poches.*

Où sont mes lunettes?...

VILAIN, *prenant des lunettes sur la table.*

Vos lunettes? tenez, en voila une paire justement.

BRUTUS, *à part.*

Je suis pris!....

VILAIN, *lui offrant la plume.*

M. Brutus veut-il bien prendre la plume?

TORQUATUS, *bas à Vilain.*

Mon cher petit Vilain, si tu voulois tant seulement nous dire comm' c'est qui n'a sur c'te lettre.

VILAIN.

Moi, fi donc! En ma qualité de commissionnaire, il ne m'appartient pas de lire une lettre qui m'est confiée. Je sais pourtant lire. Aussi je ne suis plus étonné de n'être pas membre du comité révolutionnaire.

BRUTUS.

A propos! j'oubliois....... que le président nous a défendu d'ouvrir aucune lettre en son absence. Vilain, garde ta lettre, je vais le chercher. (*Il s'enfuit.*)

TORQUATUS.

Et moi, j'allons chercher le secrétaire. (*Il s'enfuit.*)

SCÈNE X.

VILAIN, *seul.*

Et voilà deux membres d'un comité révolutionnaire ! Grand dieu! dans quel siècle sommes-nous ! Est-il croyable que trente mille bons citoyens tremblent devant des misérables de cette espèce !...... Pour moi, je m'en moque ; tant que j'aurai du sang dans les veines, je prétends dire à tous ces monstres-là leur vérité !......... Ils me feront périr, eh bien ! tant mieux. Pour peu que les choses durent, ce sera bientôt le sort commun de tous les honnêtes-gens.

SCÈNE XI.

DUFOUR *père*, DUFOUR *fils*, VILAIN.

VILAIN, *à Dufour père.*

Le citoyen est-il membre du comité?

DUFOUR *père.*

Oui, citoyen. Qu'y a-t-il pour votre service?

VILAIN.

Au moins vous savez lire, vous?

DUFOUR *père.*

Il n'y a pas, je crois, grand mérite à cela.

VILAIN.

Enfin, c'est un mérite qui n'est pas donné à tout le monde. Je viens de quitter deux consuls romains, dont les talens ne s'étendent pas jusques-là.

DUFOUR *père.*

Voyons, que me voulez-vous?

VILAIN.

Lisez cette lettre.

DUFOUR *lit.*

« Gouvernement..... révolutionnaire..... ou la mort!...
» L'Accusateur public près la commission extraordinaire
» établie à Dijon, aux membres du comité révolutionnaire ».

« Dans les papiers que vous m'avez adressés contre le » conspirateur Dormont, je m'apperçois qu'il me manque » précisément la seule pièce de conviction qui existe contre » ce scélérat ; je veux dire la lettre écrite en 1789, et » trouvée dans ses papiers. Dormont, en ce moment, est » en jugement ; si vous voulez que j'expédie cet homme, » conformément à vos intentions, envoyez-moi sur-le- » champ cette lettre, et je vous réponds d'une bonne et » prompte justice ».

DUFOUR *fils*.

Quelle horreur ! la correspondance des cannibales seroit moins effroyable !......

DUFOUR *père*.

Hélas ! mon fils, ce Dormont est le citoyen le plus respectable de son canton ; j'ai long-tems lutté en faveur de cet infortuné. C'est encore une victime qu'on veut immoler à la rage du féroce Aristide.

DUFOUR *fils*.

Et vous souffrirez, mon père, cette atrocité ?

DUFOUR *père*.

Point d'emportement, mon fils, laissez-moi faire.

VILAIN.

Et c't'honnête-homme-là est membre d'un comité révolutionnaire ! les coquins se sont trompés.

DUFOUR *écrit* :

« Nous n'avons pas, citoyen, la pièce que vous nous » demandez. Tout même nous fait croire qu'elle n'a jamais » existé. » (*Il remet cette lettre à Vilain.*) Voici la réponse, mon ami ; hâtez-vous de la remettre, si vous voulez sauver les jours d'un innocent.

VILAIN, *transporté de joie.*

Si je le veux ! ah ! citoyen, ce seroit le plus beau moment de ma vie ! je n'aurois pas de jambes que je me traînerois plutôt sur mon ventre. *Il court en clopinant.*

SCÈNE XII.

DUFOUR *père*, DUFOUR *fils*.

DUFOUR, *après avoir retiré cette lettre du carton.*

La voilà cette prétendue pièce de conviction ! une lettre adressée à Dormont il y a quatre ans ! L'auteur y gémit sur certains évènemens désastreux de notre révolution. Voilà ce que des juges antropophages appellent conspirer contre la République.

DUFOUR *fils*, *après avoir lu la lettre.*

Mais mon père, cette lettre ne respire que l'amour de l'humanité.

DUFOUR *père.*

Il falloit, pour leur plaire, qu'elle respirât la soif du carnage.

DUFOUR *fils.*

Mais, d'ailleurs, elle est écrite quatre ans avant l'existence de la République. Aucunes loix........

DUFOUR *père.*

Des loix ! il n'en aut plus, mon fils, quand la société n'est composée que de bourreaux et de victimes. La France n'est plus qu'une immense forêt fermée de murs, habitée par des loups qui dévorent, et des brebis qu'ils massacrent.

DUFOUR *fils.*

Quoi ! vous croyez que sur cette lettre on eût condamné le malheureux Dormont ?

DUFOUR *pere.*

Si je le crois ! hélas ! mon fils, les hommes probes mis en jugement n'ont plus même aujourd'hui la triste ressource de l'incertitude.

DUFOUR *fils.*

Vous me faites frissonner !...... (*Il déchire avec une vive émotion la lettre.*)

DUFOUR *pere.*

Que faites-vous donc, mon fils ?

DUFOUR *fils.*

J'arrache une proie innocente à des vautours. Dans quel pays sommes-nous, grands dieux ! puisqu'il faut rougir d'un écrit dont toute ame sensible s'enorgueilleroit d'être l'auteur.

DUFOUR *pere.*

Vous le voyez, mon fils ; les forfaits sont à leur comble ; si je lève les yeux sur mon pays, il n'est plus qu'un vaste cimetière. Nous ne marchons plus aujourd'hui que sur des cadavres ou des décombres. Le comité est l'antre de Cacus ; on n'y respire que les vapeurs du crime et l'odeur infecte du carnage.

DUFOUR *fils.*

Eh bien ! mon père, cédez donc aux instances de votre famille ! Il vous reste un asyle solitaire et champêtre, allez avec ma mère y ensevelir vos souffrances. Vous y aurez d'honnêtes cultivateurs pour amis : si la subversion de notre malheureux pays épouvante vos regards, vous les porterez vers là voûte céleste, au moins vous y trouverez toujours cette sublime harmonie qui décèle son éternel auteur.

DUFOUR *pere.*

Ne croyez pas, mon fils, que les monstres me permettent cette légère consolation. J'ai le secret de leurs forfaits ; pour n'être pas découverts, ils m'assassineront ; c'est leur usage.

DUFOUR *fils.*

Quoi, mon père ! ces scélérats oseroient !......

DUFOUR *pere.*

Oui, mon fils ; craignant mon influence à la municipalité dont je suis membre, et dont l'autorité a quelquefois entravé leurs projets ; redoutant ma présence dans leur comité, ils ont juré ma perte ; mais je leur vendrai cher mon existence. Ils ne savent pas, les brigands, que j'ai les yeux ouverts sur les crimes qu'ils méditent. Tenez, mon fils, je vais vous donner un échantillon de leur brigandage. Il y avoit hier soir dans ce carton 20,000 livres saisis sur un

malheureux qu'ils ont arrêté : je gage ne plus les retrouver. (*Il ouvre le carton et le montre à son fils.*) Vous le voyez. Mais, qu'ils tremblent ! au moment où ils me frapperont, mon courage saura les démasquer.

DUFOUR *fils.*

Ces tigres vous frapper ! mon père, tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines, ils n'arriveront à vous qu'en marchant sur mon cadavre.

DUFOUR *pere.*

En vain, mon fils, vous résisterez. Ils ne laisseront pas un seul homme vertueux sur la terre, parce qu'ils y laisseroient un accusateur. Votre santé est maintenant rétablie ; la loi vous rappelle aux frontières ; croyez-moi, retournez au poste qui vous attend : vengez-vous des persécutions de votre famille sur les ennemis de votre pays ; n'oubliez pas que la patrie, fut-elle injuste et barbare, est notre mère commune, et que rien dans la nature ne peut légitimer le parricide.

DUFOUR *fils.*

Non, mon père, n'exigez pas de moi cet horrible sacrifice. Je sais ce que je dois à la patrie, je sais aussi ce que je dois à la piété filiale. Moi, vous abandonner quand vos jours sont en périls ! j'irois verser mon sang sur les frontières, quand le vôtre ici couleroit sur l'échafaud !

DUFOUR *pere, avec noblesse.*

L'échafaud, mon fils, est maintenant le champ d'honneur, des talens et des vertus.

DUFOUR *fils, avec véhémence.*

Mon père ! les monstres ne vous assassineront pas, dussai-je moi-même en purger la terre. Je cours de ce pas à la tribune imprimer sur le front de ces brigands le cachet de l'ignominie !.......

DUFOUR *pere.*

Laissez cette tâche à remplir au burin de l'histoire. Hélas ! (*d'un ton attendri.*) je ne vois à plaindre ici que

ma malheureuse épouse! elle va perdre son époux, elle ne reverra plus son fils......... pas un ami qui la consolent! Les cruels les ont tous assassinés!...... Pas même peut-être un chevet pour y reposer sa tête appesantie par la douleur! Les scélérats lui enlèveront tout, jusqu'au pain que je réservois à sa déplorable vieillesse......... Ah! mon fils, je sens à cette idée s'évanouir tout mon courage!.........

DUFOUR *fils, d'un ton pénétré.*

Mon père! mon respectable père! ne vous laissez point abattre!....... Ah! plutôt dérobez votre tête et celle de ma pauvre mère au couteau des assassins. Il en est tems encore, fuyons, mon père, fuyons cette affreuse cité.

DUFOUR, *pere.*

Eh! mon fils, où trouverez-vous en France un seul endroit où la vertu ne soit pas égorgée?

DUFOUR *fils.*

Au milieu de l'honnête et obscure indigence, là, nous n'appartiendrons plus au monde, mais à l'être suprême, dans le sein duquel nous irons tous nous réunir.

DUFOUR *pere.*

Mon fils, l'amour de l'humanité m'enchaîne à mon poste; j'y resterai pour y protéger l'innocence, et,..... s'il est possible, sauver quelques victimes. Croyez-moi, allez tout préparer pour votre départ et pour celui de ma triste épouse. Son passeport heureusement n'est pas expiré. Le comité doit discuter ce soir le certificat de civisme que vous demande l'état-major de votre bataillon. Invitez cette pauvre Fanchette à demander aussi un passeport pour accompagner votre mère, et quand vous serez prêts à partir, oubliez-moi, mon fils, et fuyez....... Un Dieu de justice veille sur nous: plaçons dans ses mains nos destinées et celles de notre patrie.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

SCÉVOLA, TORQUATUS ET BRUTUS.

SCÉVOLA.

Eh bien ! les aides-de-camp sont-il prêts ?

TORQUATUS.

Je l'zons laissés au cabaret où qu'ils attendons que j'leur donnions d'sordres.

SCÉVOLA.

Tu sais que nous incarcérons ce soir toute la famille ?...

TORQUATUS.

Tant mieux mordié!...

SCÈNE II.

FANCHETTE, *les précédens.*

FANCHETTE, *en faisant une courte révérence.*

Citoyens, c'est ici qu'on délivre les passeports ?

SCÉVOLA, *d'un ton dur.*

Oui, c'est ici. Qu'en veux-tu faire ?

FANCHETTE.

Vraiment vous le savez bien. Depuis que nous sommes libres nous ne pouvons plus sortir des portes de la ville sans un passeport.

SCÉVOLA *prend une plume pour écrire le passeport.*

Citoyenne, pas de réflexion : au fait, où veux-tu aller ?

FANCHETTE.

Citoyens, je veux aller à Bourges.

TORQUATUS, *à Scévola.*

Où qu'c'est ce pays-là ? c'est-il pas une ville de la Belgique ?

SCÉVOLA.

Tais-toi, ignorant, tu ne connais pas la carte. Bourges est en France, dans le département du Calvados, sur les bords de la Dordogne, district de Caen ou de Calais....

TORQUATUS.

Oh! oh! mais gnia des fédéralistes en diable dans le Cal... Cal...vado? qu'tu dis?

SCÉVOLA, *à Fanchette.*

Et que vas-tu faire là? conspirer, n'est-ce pas?

FANCHETTE.

Qu'est-ce que c'est que conspirer, citoyens?

SCÉVOLA.

Sans doute avec les fédéralistes.

FANCHETTE.

Je ne connais pas ces animaux-là.

SCÉVOLA.

Le lieu de ta naissance.

FANCHETTE.

Barcelonne, en Catalogne.

TORQUATUS.

Queu district c'est-il ça?

FANCHETTE.

Ma foi je n'en sais rien. J'en suis sortie à l'âge d'un an, et depuis ce tems-là je suis en France.

SCÉVOLA.

Comment Barcelonne n'est pas en France?

FANCHETTE, *le contrefaisant.*

Non, citoyen, Barcelonne n'est pas en France... c'est en Espagne...

SCÉVOLA.

Tu es donc une Espagnole? et tu ne connais pas le nom de ton district?

FANCHETTE.

Non citoyen.

SCÉVOLA.

Ni celui de ton département?

FANCHETTE.

Non citoyen... Est-ce bien nécessaire à savoir ?

SCÉVOLA.

Sans doute. Les noms de district et de département sont imprimés en blanc sur le passeport... En ce cas, mettons.... canton de Catalogne, district de Madrid, département d'Espagne. (*Il écrit.*) Ton nom ?

FANCHETTE.

Marie Angélique Fanchette.

SCÉVOLA.

Comment, petite espagnolette, ne savez-vous pas que nous avons condamné à la déportation tous les saints et toutes les saintes du paradis ?

BRUTUS.

Oui. A la place de tous ces vieux diseux de patenotes, j'avons mis dans not' calendrier St Brutus, St Torquatus, St Marat... Voilà les noms que toutes les bonnes citoyennes devrions porter...

FANCHETTE.

Citoyens, gardez vos patrons. Aussi bien le meilleur de tous ces messieurs-là ne vaut pas grand chose.

SCÉVOLA.

Est-ce que tu es une fanatique par hasard ?

FANCHETTE.

Citoyens, vous êtes trop savans pour moi.

TORQUATUS.

Mais voyez donc comme alle se rebiffe ! (*Il met son bonnet rouge.*) Petite insolente, fisquez-moi bien, si vous l'osez.

FANCHETTE.

Le beau museau !...

TORQUATUS.

Museau !... ventredié... t'es bien heureuse, j'dis d'et' une sans-culotte..... sans ça, j't'aurions déja fait une fière peur.

FANCHETTE.

Me faire peur ! à moi ! Des magots de votre espèce me feraient tout au plus pitié.

TORQUATUS.

Encore ! mais c'est de pus pire en pus pire. Scévola, si j'la mettions pour vingt-quatre heures au violon ?

FANCHETTE.

Au violon, citoyen ? je ne sais pas la musique...

SCÉVOLA, *bas à Torquatus.*

Ne t'emporte pas. Ce n'est pas une femme riche. Tu sais bien qu'il faut ménager les sans-culottes... (*à Fanchette.*) Que fais-tu ? de quoi vis-tu ? ou demeures-tu ?

FANCHETTE.

Je fais le service, je vis de ce que je mange, et je demeure chez mes maîtres.

SCÉVOLA.

Et tes maîtres s'appellent.....

FANCHETTE.

Par leurs noms. C'est ce que vous ne saurez pas.

SCEVOLA.

Ah ! petite péronnelle ; je ne le saurai pas ?

FANCHETTE.

Savez-vous bien que vous êtes pis que des confesseurs ? Quel équipage vous me faites pour un misérable passeport !

SCÉVOLA.

La loi ordonne de surveiller les malveillans.

FANCHETTE.

Hélas ! je ne veux de mal à personne ; pas même à vous...

SCENE III.

Les précédens, ARISTIDE, CATON, BRUTUS.

ARISTIDE, *d'un ton sévère.*

QUE fait-là cette citoyenne ?

SCÉVOLA.

Elle vient chercher un passeport.

CATON, *envisageant Fanchette.*

Je ne me trompe pas... c'est Fanchette, la domestique de Dufour...

FANCHETTE, *à part.*

Mes pauvres maîtres! les voilà perdus!

ARISTIDE.

Ah! cette fille est au service de Dufour!

SCEVOLA.

Je ne suis plus étonné de l'insolence de cette femme. Si tu savais comme elle nous a traité!

CATON.

Il n'y a qu'un Dufour qui puisse instruire ses gens à mépriser les magistrats du peuple.

ARISTIDE.

C'est sûrement pour émigrer avec votre maîtresse, que vous venez ici demander un passe-port?

FANCHETTE.

C'est pour faire ce qu'il me plaira.

ARISTIDE.

Cela est clair. Vous en convenez.

FANCHETTE.

Je ne conviens de rien, et puisque vous me refusez un passe-port, je suis votre très-humble servante. (*A part, en s'en allant.*) Courons prévenir notre maîtresse. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

Les précédans, moins FANCHETTE.

CATON, *à Aristide.*

VOILA qui est excellent à ajouter à la dénonciation... Faciliter l'émigration de sa femme et de ses gens!

SCEVOLA, *à Aristide.*

N'oublie pas non plus l'avilissement des autorités constituées...

TORQUATUS.

C'est vrai. Car all' m'a traité de museau en plein comité.

SCEVOLA.

Il y a uné circonstancé bien importante, qu'il ne faudra pas omettre. C'est qué cetté fille est une espagnole.

CATON.

Une espagnole ! Correspondance avec les ennemis de l'état. Prend note de cela, je t'en prie, Aristide.

ARISTIDE.

Soyez tranquilles ; la dénonciation sera bien cimentée. Citoyens, nous allons ouvrir la séance ; vous savez qu'elle est très-importante : je vous préviens que le fils de Dufour doit s'y présenter, pour obtenir un certificat de civisme.

CATON, *à tous ses collègues.*

Qui bien entendu lui sera refusé ?

ARISTIDE.

Cela est convenu. D'ailleurs, nous n'avons, à strictement parler, que ce moyen-là pour le faire incarcérer.

CATON.

Oui, cela est dans la loi du 17 septembre 1793 ; toutes personnes à qui il sera refusé un certificat de civisme, sont réputées suspectes, et comme telles...

TORQUATUS, *enchanté.*

Coffrables. C'est charmant.

ARISTIDE.

Dufour père ne pourra pas décemment rester à la séance, pendant que nous discuterons le civisme de son fils. Aussitôt qu'il sera parti, je vous ferai lecture de la dénonciation, et nous voterons de suite les mandats d'arrêt. Souvenez-vous bien de ne point provoquer la discussion à cet égard, qu'il ne se soit retiré...

SCÈNE V.

DUFOUR *pere, les précédens, quatre autres membres du comité.*

CATON.

PRESIDENT, nous sommes tous arrivés, tu peux ouvrir la séance.

ARISTIDE.

Allons, citoyens, en place. (*Il prend la sonnette, et sonne.*) La séance est ouverte.

(*Tous les membres s'asseoient autour de la table ronde. Le président est en face du public, au bout de la table. Tous les membres, excepté Dufour, mettent gravement leurs bonnets rouges sur la tête.*)

CATON, *d'un ton menaçant.*

Dis donc, Dufour, as-tu peur que ton bonnet ne t'écorche la peau?

ARISTIDE, *avec ironie.*

Monsieur Dufour n'est pas l'ami du signe de la liberté.

DUFOUR.

Non, depuis que vous en avez fait un signe de sang.

ARISTIDE, *avec ironie.*

Nous ferons en faveur du sensible M. Dufour, des révolutions à l'eau de rose. Mais laissons cela : Citoyens, avant d'entamer les grands objets qui sont soumis aujourd'hui à votre discussion, souffrez que je vous reproche la mollesse avec laquelle s'exécute dans cette commune la loi salutaire du maximum : si vous connaissiez la sage et profonde politique qui a dicté cette loi vraiment révolutionnaire, vous sentiriez que nous ne saurions mettre assez de rigueur dans son exécution. Son objet est d'anéantir lentement le commerce, qui par sa nature est incompatible avec une république.

DUFOUR.

DUFOUR *père.*

Je vous arrête ici, président : quelque soit le sort qui m'attend, je combattrai toujours vos principes, parce qu'ils nous mèneraient de la barbarie à l'esclavage. On ne sert pas la liberté avec les armes qui la détruisent. Quand une paix glorieuse aura scellé notre indépendance, comment occuperez-vous, sans le commerce, tant de bras généreux, qui aujourd'hui la défendent ? Le commerce, quand il est sagement combiné avec l'agriculture, est le véhicule de l'industrie et des arts ; il est la force tutélaire des républiques ; il soutient au dehors, par une marine imposante, la dignité nationale ; il empêche qu'un peuple libre ne devienne jamais le tributaire de ses voisins ; il propage au sein des deux mondes, et jusques dans l'antre des sauvages, les inventions utiles à l'humanité ; il apprend aux hommes de tous les climats qu'ils sont frères ; il fait de l'univers entier une seule et même famille dont la la philosophie est la mère.

ARISTIDE.

Le commerce, les arts, la philosophie !... Avec tous ces grands mots, citoyens, on perd la liberté. Je ne connais, moi, qu'une philosophie ; c'est la force du peuple : voila toute la science qu'il faut lui apprendre. Que tous les individus, hommes, femmes et enfans, sachent qu'ils sont souverains et libres, qu'ils n'ont pas besoin des lumières de leurs voisins pour se diriger, puisque tous les hommes sont égaux. En un mot, que chacun d'eux se dise : « Je me suffis à moi même ». Voila la véritable indépendance. Aussi je ne cesserai de dire, parce que je suis l'apôtre de la souveraineté populaire : chassez-moi de vos administrations ce tas de beaux parleurs, de brillans écrivains dont l'arrogance et les talens sont l'outrage le plus sensible fait à l'égalité. Mettez-y, morbleu ! de bons sans-culottes ; qu'ils sachent lire ou qu'ils ne le sachent pas, qu'importe ? pourvu qu'ils noublient pas qu'ils sont souverains.

BRUTUS et TORQUATUS, *ensemble.*

Le présidens a raison.

DUFOUR.

Trois orateurs comme vous, qui seraient vendus à la tyrannie, rétabliraient bientôt le despotisme. Citoyens, méfiez-vous de ces vociférateurs empyriques, exaltant des sociétés sectionnaires, par l'idée d'une souveraineté qui n'appartient qu'à la societé toute entière, qui flogornant le peuple par le sentiment exagéré de ses droits, lui cachent ses devoirs et le conduisent par l'insubordination, aux horreurs de l'anarchie. Où tout le monde est souverain, tout le monde est esclave. S'il est vrai que les hommes soient indépendans les uns des autres, pourquoi donc avons nous des loix et des magistrats? Les sauvages sont libres, à votre manière; mais aussi, quelle liberté que celle où l'offensé se fait justice à lui-même, où les hommes s'entr'égorgent et se déchirent pourle plus chétif aliment... La vraie liberté ne peut exister que sous le despotisme inflexible des loix; et de bonnes loix ne seront jamais l'ouvrage de l'ignorance. Les hommes de la nature sentent la liberté par instinct; mais il n'appartient encore qu'à la philosophie de la bien définir. Tant que l'éducation n'aura point propagé les lumièrese et la raison dans toutes les classes de la société, le peuple aura toujours besoin d'hommes éclairés et purs, pour diriger son énergie, et régler ses mouvemens; voila cependant, citoyens, les hommes qu'on voudraienr écarter des administrations.

ARISTIDE, *avec ironie.*

On me reproche ici mes prétendues exagérations en politique; mais si le savant et profond philosophe qui m'attaque, avait calculé la dépravation de nos mœurs, il verrait qu'il faut au peuple des secousses violentes et des loix terribles pour le régénérer.

DUFOUR.

Dites plutôt des leçons douces qui le persuadent, des

exemples sublimes qui l'entraînent. Loin de régénérer les peuples, la terreur les abrutit et les dégrade...

ARISTIDE, *se levant avec véhémence.*

Vous l'entendez, citoyen, on prêche ici la révolte contre les loix révolutionnaires. La terreur est à l'ordre du jour. C'est à nous qu'il appartient de l'y maintenir.

TOUS, *excepté Dufour, levés.*

Oui! oui! nous maintiendrons la terreur!

ARISTIDE, *avec sang froid.*

Dufour, cessons désormais des débats scandaleux qui compromettent la chose publique. J'apperçois sur le bureau une lettre de l'accusateur public ; est-ce vous qui l'avez décachetée?

DUFOUR.

Oui, c'est moi.

ARISTIDE.

Pourquoi?

DUFOUR.

Pour vous épargner un assassinat.

ARISTIDE.

Dufour, vous comblez la mesure. Deja la voix publique se prononce.

DUFOUR.

Dites le hurlement des bêtes féroces: vous voulez me perdre, je le sais. Mon sang est à ma patrie; mais du haut même de l'échafaud, je vous écrâserai du poids de la verité.

ARISTIDE.

Au fait, avez-vous remis à l'accusateur-public la pièce qu'il demande?

DUFOUR.

J'ai servi l'innocence sans nuire à la justice, et sans manquer à mes devoirs.

ARISTIDE.

Mais encore, répondez.

DUFOUR.

Le secret de ma conscience m'appartient.

CATON, *d'un ton très-violent.*

Président, je te demande la parole. Ne vois-tu pas bien qu'il a soustrait cette pièce pour sauver un conspirateur, et que...

ARISTIDE.

Caton, tu n'as pas la parole.

DUFOUR.

Plaindre l'honnête homme aujourd'hui, c'est conspirer.... Malheureux! arrachez donc de nos cœurs le plus beau présent de la nature, l'amour de nos semblables.....

ARISTIDE.

Dufour, vous savez que votre fils aujourd'hui se présente pour obtenir un certificat de civisme, et que vous ne pouvez pas être présent à la discussion.

DUFOUR.

Je le sais, et je me retire; aussi bien vous brûlez déjà d'exécuter les moyens de me proscrire; mais vous ne m'intimiderez jamais. J'ai fait le sacrifice de ma personne. Puissiez-vous seulement ne frapper dans ma famille qu'une seule victime! (*A Caton avec irronie.*) Citoyen Champagne, dit Caton, prenez la parole. Sans doute vous allez plaider la cause de l'humanité; elle ne pouvoit pas choisir un défenseur plus pur ni de meilleurs juges. (*Il sort*).

SCÈNE VI.

Les précédens, moins DUFOUR.

CATON.

Ai-je enfin la parole, président?

ARISTIDE.

Oui; parle.

CATON, *avec une voix très-élevée.*

Je ne m'amuserai point à combattre les principes contre-révolutionnaires de Dufour; il me seroit impossible de rien ajouter à l'éloquente réponse du président. Il me suffira seu-

lement, citoyens collègues, de vous répéter que sans la terreur, la liberté est perdue; ..... la terreur, en comprimant les ennemis de la chose publique, fait respirer les patriotes; ..... enfin, comme vous l'a dit le président, il faut maintenir la terreur; .... elle tient à un système économique bien combiné; car il est démontré que la France est trop resserrée pour le nombre de ses habitans, que son sol est insuffisant pour les nourrir; or, qui devons-nous sacrifier des riches ou des pauvres?

TOUS LES MEMBRES.

Les riches! à bas, les riches!

CATON.

Donc, il faut maintenir la terreur.

ARISTIDE.

Caton, permets-moi de t'observer que tu fais une dépense d'esprit bien inutile. Nous sommes tous convaincus de la nécessité d'être terribles et inexorables; mais l'avons-nous été suffisamment jusqu'à ce jour?...

CATON, *avec impatience.*

Président, c'est précisément où je voulois en venir. Si tu m'interrompts à chaque instant, je ne saurai plus ce que je dirai. Voyez, en effet, ô mes collègues, jusqu'à quel point nous avons porté la mollesse et l'insouciance! jusqu'à quel point ce Dufour, avec ces maximes d'humanité, a comprimé notre énergie?.... Quoi! dans une commune de trente mille ames comme la nôtre, nous n'avons encore que trois mille détenus! lorsqu'une commune voisine, bien moins peuplée, en compte déjà cinq mille! Oubliez-vous, mes collègues, qu'il faut *déblayer* la République?

TORQUATUS, *en se frottant les mains.*

Déblayons, ventredié! déblayons; si je n'ons pas été pus vîte, ce n'est mordié pas nor' faute.

SCÉVOLA.

Ni la mienne.

BRUTUS.

Ni la mienne.

CATON, *reprenant son discours.*

Ce n'est pas non plus la mienne, à-coup-sûr, mais bien celle de Dufour. Je disois donc qu'il faut absolument ;.... où en étois-je ?

TORQUATUS.

Au déblayage !....

CATON.

Ah ! j'y suis. Oui, mes collègues, si nous ne *déblayons* pas, nous serons *déblayés !* nous sommes responsables sur nos têtes. Je demande donc, 1°. que toutes les ci-devant églises de cette commune, au nombre de trente, si je ne me trompe, soient, dans la décade au plus tard, converties en maison d'arrêt ; et que si cela ne suffit pas, on mette en réquisition tous les édifices nationaux de cette commune.

TOUS LES MEMBRES.

Appuyé ! appuyé !

CATON.

2°. Que tous les serviteurs et gens à gage, hommes, femmes et enfans soient sommés de venir dénoncer leurs maîtres au comité, à peine d'être réputés suspects s'ils s'y refusent; et en cas de dénonciations, qui leur soit alloué une gratification de 500 livres à prendre sur les biens du condamné....

SCÉVOLA.

Du dénoncé.

CATON.

Cela revient au même.

TOUS LES MEMBRES.

Bravo ! appuyé !....

CATON.

3°. Qu'il soit fait sur-le-champ lecture de la dénonciation qui existe contre Dufour, et de suite pris à son égard toutes les mesures convenables.

TOUS LES MEMBRES.

Appuyé ! Aux voix, président ! aux voix !

ARISTIDE.

Avant de mettre les propositions aux voix, il importe de savoir si quelqu'un d'entre nous auroit des observations à faire en faveur de Dufour.

TOUS LES MEMBRES.

Non ! non !

TORQUATUS.

C'est un fédéraliste !

SCÉVOLA.

C'est un aristocrate ganguéréné !

BRUTUS.

C'est un conspirateur forcené !

CATON.

Dufour, à mon avis, est en contre-révolution ouverte.

TOUS LES AUTRES.

Nous sommes du même avis.

ARISTIDE.

Maintenant, citoyens, tout en applaudissant comme vous aux mesures vigoureuses proposées par notre collègue Caton, je crois cependant de mon devoir de vous observer qu'elles sont insuffisantes....

CATON.

Président, je ne vous ai donné que quelques idées ; je sens, comme vous, qu'elles ont besoin de développement.

ARISTIDE.

Je vous proposerai donc, citoyens, d'arrêter, 1°. qu'immédiatement après les dénonciations faites par les domestiques et hommes à gage, les portes de la ville seront fermées, et défense sera faite à tous citoyens de sortir de leurs maisons jusqu'à nouvel ordre.

CATON.

Fort bien...... appuyé.

TORQUATUS.

Ça s'ra, j'dis, qu'j'incarcelleront tout à not' aise.

ARISTIDE.

2°. Qu'aussi-tôt après les arrestations faites, il sera créé une commission qui rassemblera les pièces de conviction contre tous les détenus, correspondra nuit et jour avec l'accusateur public, et sera tenue, sous sa responsabilité, d'envoyer au moins trente individus par jour au tribunal ; et si les preuves manquent.....

CATON.

Nous servirons de témoins.

ARISTIDE.

Ces deux propositions sont-elles également appuyées?....

TOUS LES MEMBRES.

Oui, oui. Aux voix!

ARISTIDE.

Il n'y a pas de réclamations ?

TOUS LES MEMBRES.

Non. Aux voix!

ARISTIDE.

Les propositions sont adoptées. Caton va rédiger l'arrêté, et de suite le transcrire sur le registre....

(*CATON prend le registre et il écrit*).

TORQUATUS.

Maint'nant, qué qj'allons faire ?

BRUTUS.

Et bin ! si j'nons rien à délibérer, faisons des suspects.

TORQUATUS.

Va pour des suspects. Ç'a s'ra ; j'dis, toujours autant d'incarcellé.

SCÉVOLA.

Avant de faire des suspects, je demande, moi, si le président a rédigé la dénonciation qui constate que Dufour a détourné à son profit des denier appartenans à la Républi-

que, et notamment une somme de 20,000 livres saisie dans maison d'un détenu....

TORQUATUS, *avec surprise.*

Bah ! quoi ! c'est Dufour qui a volé les 20,000 livres!

SCÉVOLA.

Hélas ! oui.

CATON.

Oui, citoyens collègues, c'est Dufour. Aristide, Scévola et moi, nous étions présens lorsque les 20,000 liv. ont été soustraits.... Voilà le carton qui les renfermoit.

BRUTUS.

Oh ! sans voir, je suis sûr qu'il est vuide.

CATON, *ouvrant le carton.*

Voilà, je crois, une preuve matérielle....

SCÉVOLA.

Oh ! très-matérielle ; et je fais la motion qu'on appose les scellés sur ce carton, pour prouver comme quoi les assignats n'y sont plus.

TORQUATUS, *bas à Scévola.*

Scévola, j'ons crus, ma parole, que tu avais emprunté ces 20,000 livres du carton.

SCÉVOLA.

Je suis honnête et probe.

BRUTUS.

Je demande la parole, président.

ARISTIDE.

Tu as la parole.

BRUTUS.

C'est pour l'histoire des 20,000 livres, citoyens collègues : je puis attester, sur ma conscience et sur mon honneur, citoyens collègues, que les 20,000 liv. étoient encore ce matin dans le carton, et ous'qu'en arrivant ici ce matin je ne les y ai plus trouvés, ce qui m'a singulièrement affligé ;... je ne vous le cache pas, citoyens collègues.

TORQUATUS.

Mois aussi, citoyens, j'y étions, et j'en ons eu le cœur gros, quand j'avons trouvé les assignats dénichés.

BRUTUS.

Preuve donc, comme vous voyez, citoyens collègues, que Dufour a soustrait les 20,000 livres.

ARISTIDE.

Personne ici n'en doute; c'est un fait démontré jusqu'à l'évidence.

BRUTUS.

Je demande maintenant, président, que tu mettes aux voix le mandat d'arrêt contre Dufour, sa femme et son fils...

TORQUATUS.

Oui, citoyens collègues, coffrez-moi tout çà....

TOUS, *excepté Aristide.*

Appuyé ! aux voix les mandats d'arrêt....

ARISTIDE.

Citoyens, les mandats sont prêts.

BRUTUS, *vivement.*

Il faut les signer.

ARISTIDE.

Cela est fait.

BRUTUS.

Ah ! pardon, président, tu est un homme de prévoyance. Je demande que le comité te vote des remercimens.

SCÉVOLA.

Et mention civique dans le procès-verbal.

TOUS.

Appuyé.

ARISTIDE.

Citoyens, sans doute il est flatteur pour moi de mériter l'approbation de mes collègues, mais l'homme vertueux n'a pas besoin d'éloges. Souffrez que j'invoque moi-même la question préalable sur la proposition de Brutus.

SCÉVOLA.

Quelle modestie ! c'est d'honneur un enfant de la Garonne.

ARISTIDE.

Vous voyez pourtant, citoyens collègues, combien vous êtes grands et sublimes, quand le soufle impur du royalisme ne souille pas vos délibérations ! Il vous falloit l'absence de Dufour pour développer toute votre énergie. Jamais séance ne fut plus belle et plus imposante que celle-ci ; elle doit faire époque dans la postérité.

SCÉVOLA.

Oh ! il sera parlé de nous.

ARISTIDE.

Courage, ô mes collègues ! poursuivez votre généreuse carrière ; à son terme, vous recevrez les bénédictions du peuple, et vous mériterez dans nos cantons le titre glorieux de fondateur de la liberté... Dufour jeune va paraître : je vous invite à conserver devant lui le sang froid et la dignité qui conviennent à l'auguste caractère dont vous êtes revêtus..... Qu'on fasse entrer Dufour jeune.

SCÈNE VII.

DUFOUR *jeune, les précédens.*

DUFOUR *jeune.*

Je me présente pour obtenir un certificat de civisme.

ARISTIDE, *avec une morgue insolente.*

Comment t'appelles-tu ?

DUFOUR, *avec dignité et sang froid.*

Charles Dufour....

ARISTIDE.

Ton âge ?

DUFOUR.

Ving-tdeux ans.

ARISTIDE.

Ta profession ?...

DUFOUR.

Lieutenant au cinquième bataillon de la Côte-d'Or.

ARISTIDE.

N'as-tu que cette profession là ?

DUFOUR.

Ne vous paraît-elle point assez honorable ?

SCÉVOLA, *avec ironie.*

Ah ! jé dis de ces volontaires là, on sait ce que cela veut dire....

DUFOUR.

Heureusement pour ma patrie qu'elle a trouvé plus d'enfans pour la défendre, que de scélérats pour la déchirer.

ARISTIDE.

As-tu la liste de tes témoins ?

DUFOUR.

La voici.

ARISTIDE.

Tu as donc trouvé des amis assez complaisans pour....

DUFOUR.

J'ai trouvé les amis de l'ordre et de la justice. Ce sont les miens....

CATON, *d'un ton animé.*

Président, paraphe cette liste en présence du pétitionnaire. (*Aristide la paraphe.*)

ARISTIDE.

Quels sont tes titres pour avoir un certificat de civisme...

DUFOUR.

Cinq blessures dont j'ai les cicatrices....

SCÉVOLA, *avec ironie.*

Voilà de belles preuves, par ma foi. Il n'est pas de minces ci-devant cadet de Gascogne qui n'en montrent autant.

DUFOUR.

Oui, mais les miennes sont sur ma poitrine.

ARISTIDE.

Et qui nous dit que tu n'as pas reçu tes prétendues blessures en combattant les patriotes ; ...

DUFOUR.

Si aujourd'hui que des égorgeurs gouvernent mon pays, je n'ai point abandonné mes drapeaux ; les aurais-je déserté dans des temps plus heureux, où la justice et la liberté régnaient encore ! Au surplus, une interpellation outrageante ne mérite pas de réponse.

ARISTIDE, *d'un ton sévère.*

Sais-tu bien que tu avilis les magistrats ?

DUFOUR.

Il est un terme où certains hommes ne peuvent plus l'être.

ARISTIDE, *d'un ton menaçant.*

Il est un terme où l'insolence trouve sa juste punition.

DUFOUR.

J'ai dit la vérité. Je plains et méprise ceux qu'elle outrage.

SCÉVOLA.

Cetté familié dé Dufour est infernalé, ma parole d'honneur.

CATON.

Es-tu Jacobin ?

DUFOUR.

J'aime la justice, je chéris l'humanité, je hais le brigandage : faites maintenant une réponse.

SCÉVOLA.

Ah! tu n'es pas jacobin ! et tu crois qué l'on accordera ton certificat de civisme ?

DUFOUR.

Le civisme est-il donc le patrimoine exclusif des jacobins ?

SCÉVOLA.

Oui monsieur, les jacobins sont la vasé fondamentalé de la liberté.

DUFOUR.

C'est à dire de la liberté du pillage et de l'assassinat....

ARISTIDE.

Audacieux jeune homme, avec un pareil langage, espères-tu te concilier les suffrages du comité ?

DUFOUR.

J'aurai celui des vrais amis de ma patrie. Voyez si c'est le vôtre.

BRUTUS.

Que dis tu de Marat ?

DUFOUR.

Qu'il ne devait pas être assassiné, mais condamné.

ARISTIDE.

Tu oses ternir la mémoire d'un grand homme !

SCÉVOLA, *au président.*

Tiens noté dé tout céla.

TORQUATUS.

Disez donc, monsieur le muscadin ; lisez-vous queu'q'fois l'père Duchêne ?

ARISTIDE, *bas à Torquatus.*

Torquatus, tu dois savoir que le père Duchêne est tombé sous le glaive de la loi.

TORQUATUS, *avec étonnement.*

Pas possible !... c'étoit pourtant un fier patriote que stila !...

CATON, *soupirant.*

Hélas ! je l'avois cru comme toi.

TORQUATUS.

I'n'fait donc pus son journal ? queu dommage ! c'étoit stila qui avoit un joli paroli, ventredié ! quel énergie !

SCEVOLA.

Président, mais est-cé qué nous né saurons pas ce qu'il a fait pour être condamné ?

DUFOUR.

Quand les tyrans n'ont plus besoin d'un instrument, ils le brisent......

ARISTIDE.

Quelqu'un d'entre nous a-t-il encore des questions à faire au pétitionnaire ? (*A Dufour.*) En ce cas, retire-toi ; le comité délibérera sur ta demande. (*Dufour sort.*)

SCENE VIII.

Les Précédens, moins DUFOUR.

CATON.

AVANT que la discussion s'engage, président, je demande le mandat d'arrêt contre tous les signataires de la liste représentée par Dufour.

TOUS.

Appuyé.

ARISTIDE.

S'il n'y a pas de réclamation, la proposition est adoptée. Maintenant, citoyens, vous ne doutez plus que la famille entière de Dufour ne soit un ramas infâme de conspirateurs; il faut donc, sans délai, nous occuper de leur arrestation et de leur traduction au tribunal.

CATON.

Tout de suite. Et à cet effet, je demande que nous nous déclarions en permanence. La patrie est en danger, mes collègues.

ARISTIDE.

Comme Dufour et son fils jouissent d'une sorte de considération, il importe de ne pas donner trop d'éclat à notre expédition. En conséquence, les mandats-d'arrêts ne seront exécutés qu'à neuf heures du soir.

SCEVOLA.

A neuf heures du soir ! c'est bien long, président.

ARISTIDE.

Sur-tout beaucoup de précaution et de mystère. Il y va de la tranquillité publique. Si Dufour et son fils n'étoient

pas rentrés, il faudra placer à chacune des deux extrémités de la rue, quatre de nos ageans les plus adroits, qui les guèteront.......

SCEVOLA.

Commé lé chat guetté la souris, et puis crac, on les pince. Président, céla est bien entendu. Jé mé chargé de cette opération.

ARISTIDE.

Scévola, ce n'est pas à toi que le comité confiera cette expédition.

SCEVOLA, *étonné.*

Hé! cadédis, à qui donc?

ARISTIDE.

Non. Brutus et Torquatus seront porteurs des mandats-d'arrêt.

SCEVOLA, *fâché.*

Président, c'est une prévarication. Je ne souffrirai pas qu'on me dépouille du plus bel appanage de mes fonctions.....

BRUTUS.

Scévola, tu est un ambitieux, qui veut toujours tout avoir.

SCEVOLA.

Je veux ce qué l'on m'a promis cé matin. Président, n'as-tu pas dit que Torquatus et moi nous exécuterions les mandats d'arrêts?.....

BRUTUS, *animé.*

Président, moi je demande qu'il n'y ait points ici de préférence.

SCEVOLA, *vivement.*

Moi, jé démandé que le président tienne sa parole. J'en appelle à Caton.

BRUTUS, *vivement.*

Moi, j'en appelle à la justice. Il faut que les bonnes aubaines soient distribuées de manière que chacuns ait à son tour.

SCEVOLA.

SCEVOLA, *plus vivement.*

Brutus, tu es un envieux.

BRUTUS, *plus vivement.*

Scévola, tu es un accapareur de mandats.

SCEVOLA.

Mais, imbécille, tu ne sais pas écrire seulement. Qu'est-cé qui dressera ton procès-verbal d'arrestation? ce n'est pas Torquatus, lui qui n'a jamais manié une plume de sa vie.

BRUTUS, *furieux.*

Qu'appelles-tu, imbécille? les imbéciles te ressemblent, entends-tu?

SCEVOLA.

Ignare! tu mériterois qué jé fissé la motion d'expulser des comités tous ceux qui né savent ni lire ni écrire.

TORQUATUS.

Tout beau! pas de ça, je vous prie..... chacun prêche ici pour son saint.

CATON, *avec colere.*

Président, je demande que Scévola soit rappellé à l'ordre pour sa motion feuillantine et incendiaire, qui ne tend à rien moins qu'à dépeupler les comités.

SCEVOLA, *s'échauffant de plus en plus.*

Hé sandis! qu'est-ce qué céla mé fait? Il est inconcevable qu'un mincé portier de maison s'avise de rivaliser un homme de ma sorte.

BRUTUS.

Ah! ça mais, dis donc, misérable petit frater, sais-tu que je suis un homme qui n'entend pas raillerie?

SCEVOLA.

Tais-toi, vieux cerbère à gueule béante.

BRUTUS.

Tais-toi, chien d'escamoteur de bijoux.

SCEVOLA, *se levant furieux.*

Tu m'insultes, je crois, double escroc, triple coquin!

BRUTUS, *se levant furieux également.*

Avance donc, empocheur d'assinats, je te donnerais une torgnole, je dis, mais des mieux conditionnées.

(*Ils veulent se battre à coups de pied et à coups de poing, mais on les retient.*)

ARISTIDE, *après force coups de sonnette.*

Il est bien affligeant pour la chose publique, de voir une séance si glorieuse finir par des querelles misérables. Oubliez-vous, citoyens, que vous êtes les magistrats du peuple? montrez-vous dignes de vos augustes fonctions. Scévola, je te rappelle à l'ordre pour ta motion, dont tu n'as pas senti toutes les conséquences. Je te dirai ensuite, qu'à la vérité tu devois exécuter les mandats; mais j'ai réfléchi depuis, que tu nous serois plus utile dans une mission délicate et parfaitement analogue à tes talens.

SCEVOLA, *appaisé.*

S'il est ainsi, président, je dévoue mes petits talens à la chose publique.

ARISTIDE.

Je confie les trois mandats à Brutus et à Torquatus; ils mettront les scellés par-tout, s'empareront de tous les papiers, et, comme ils ne savent point écrire, l'un de nous se chargera demain matin de rédiger le procès-verbal d'arrestation. La séance est suspendue jusqu'à neuf heures.

(*Ils se retirent tous, excepté Aristide, Scévola et Caton.*)

SCÈNE XI.

ARISTIDE, SCÉVOLA, CATON.

ARISTIDE.

SCEVOLA, comment un garçon adroit peut-il se fâcher pour des misères?

SCEVOLA.

Hé, pas tant misère! sandis; Dufour est riche, à cé qué l'on dit.

CATON.

Tu as raison; mais encore faut-il donner quelques petites récréations à nos autres collègues..... L'égalité, mon ami, l'égalité.

ARISTIDE.

Ecoutez-moi tous les deux. Caton, tu vas te rendre sur-le-champ à la société populaire avec tous nos braves amis. Tu monteras à la tribune, et là, je t'en prie, une sortie des plus violentes contre Dufour, afin de préparer l'opinion publique à son arrestation. Sur-tout garde-toi d'annoncer que les mandats sont signés......

CATON.

Il suffit. Je te réponds que je n'aurai jamais été plus éloquent.

ARISTIDE.

Et toi, Scévola, porte-toi sans délai dans nos faubourgs avec quelques bons aboyeurs.

SCEVOLA.

Je vais de cé pas louer pour la soirée deux colporteurs, à solidés poumons.

ARISTIDE.

Amassez des groupes, tonnez contre Dufour et les siens, toujours sans dire qu'ils sònt arrêtés, et rendez-vous tous deux ici à neuf heures précises. Allons vîte, à votre poste. (*Caton et Scévola, sortent.*)

SCENE XII.

ARISTIDE, *seul.*

MOI, sans perdre de tems, je vais trouver l'accusateur public, lui remettre les procès-verbaux et les pièces, et préparer tous les matériaux de ce célèbre procès... Que vois-

je? la femme de Dufour !... Dissimulons... Le moment n'est pas venu, et trop de précipitation nous enleverait les fruits d'une si bonne journée.

SCENE XIII.

Madame DUFOUR, ARISTIDE.

Madame DUFOUR, *pâle et éplorée.*

CITOYEN, je m'adresse à vous comme à un consolateur. La liberté de mon époux est, dit-on, menacée, ses jours sont en péril, des monstres ont tramé ce complot infâme...

ARISTIDE.

Dufour est menacé! et qui donc a pu te l'apprendre?

Madame DUFOUR, *attendrie.*

C'est lui-même, citoyen, c'est mon fils. Tous deux les yeux en pleurs sont venus me préparer à ce coup terrible. Mon époux voulait m'embrasser pour la dernière fois!.. J'ai repoussé de si cruelles caresses!... Pour la dernière fois!.. Depuis vingt-cinq ans que je suis avec lui, chaque jour est toujours le premier d'une si douce union... Et je ne reverrois plus l'homme à qui je dois ma fécilité!... non, il m'appartient pour la vie! jamais, jamais je ne pourrais respirer un autre air que le sien.

ARISTIDE.

Rassure-toi, citoyenne, ton époux n'est pas même dénoncé!...

Madame DUFOUR.

Et quel serait le scélérat assez audacieux pour le faire!.. Qu'a-t-on à lui reprocher? si ce n'est peut-être ses vertus!.. Mais enfin, citoyen, pourquoi donc mon époux exige-t-il que je quitte sur le champ cette commune? Ses pressentimens me glacent d'effroi?

ARISTIDE.

Dufour veut te forcer à partir?

Madame Dufour.

Oui, citoyen, il le veut, mais il ne m'y déterminera jamais. Ce sera la première fois que j'aurai contrarié ses desirs. Moi quitter la plus chère moitié de moi-même!... Eh! que deviendrais-je sans mon époux! errante, abandonnée, cherchant par-tout son image, la rencontrant toujours, ne l'embrassant nulle part, chaque être infortuné qui s'offrirait à mes regards, me reprocherait ma lâche foiblesse... Je me dirais: mon mari est peut-être encore plus malheureux. Dans les cachots où le crime va le plonger il aurait peut-être besoin d'une main pour essuyer ses larmes. Il soupirerait après les tendres caresses de son épouse, et je n'entendrais point ses cris plaintifs! non, jamais je ne m'éloignerai de mon époux. Ses dangers sont les miens... Les monstres auront deux victimes... Jamais ils ne m'arracheront de ses bras. Les loix, la nature et l'amour m'attachent à Dufour. Le même coup nous frappera tous les deux.

Aristide.

J'admire ton courage, citoyenne: voilà vraiment l'héroïsme de l'amour conjugal. Oui, reste avec ton époux, et cesse de t'alarmer sur son sort. Si jamais on l'accusoit, je serais le premier qui entreprendrait sa défense. Je sais qu'il a des ennemis.

Madame Dufour.

Et quel est l'honnête homme qui n'a pas les siens!

Aristide.

Mais qu'il méprise leurs vaines clameurs. La vertu est inattaquable. Retourne paisiblement chez toi, aimable citoyenne.

Madame Dufour.

Citoyen, vous me rendez l'espérance. Je puis donc assurer mon époux...

Aristide.

Oui, tu peux lui dire qu'il soit tranquille, et que malgré nos petits débats, il n'a pas d'ami plus sincère qu'Aristide.

Madame Dufour.

J'emporte avec plaisir cette agréable assurance. (*A part, en s'en allant.*) Si son langage est celui de l'imposture, cet homme est bien atroce.

Aristide, *à part.*

Le tems presse. Allons faire jouer nos batteries. (*Il suit madame Dufour, et lui offre la main.*)

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTIDE, SCEVOLA, CATON.

ARISTIDE.

Eh bien ! mes amis, quelle nouvelle ?

CATON.

Quant à moi, le succès de mon ambassade a passé mes espérances. Jamais des tribunes de la société ne m'ont si bien servi. C'est au point qu'à chaque imprécation vomie contre Dufour, j'étois couvert d'applaudissemens qui ressembloient à de la fureur.

ARISTIDE.

Et personne n'a osé entreprendre sa défense ?

CATON.

Peste ! on s'en seroit bien gardé ; celui qui s'y seroit frotté, n'en auroit pas été le bon marchand. Nos aboyeurs et nos tricoteuses l'auroient écharpé.

ARISTIDE.

Et toi, Scévola ?

SCEVOLA.

Moi, j'ai monté l'esprit du péuple, jé dis, d'une excellente manière. Moi et mes deux aboyeurs, nous sommes allé dans les fauxbourgs. D'abord mes deux orateurs se placent gravément chacun sur un tabouret en face l'un dé l'autre ; et les voilà qui entament lé dialogue sur Dufour. Ils en débitent ! ils en débitent ! Jé croyois, d'honnur, voir couler les flots dé la Garonne... Dufour ! disoit l'un, est un accapareur ! Un accapareur ! disoit l'autre : dis

donc un empoisonnur. Enfin, mille autres jolies pétites épithètes dé cé genre. Tant il y a qué lé peuple croit à présent Dufour son plus dangéreux ennémi...

ARISTIDE.

A merveille ! moi, de mon côté, je ne suis pas demeuré oisif; et, dans ce moment au tribunal, on travaille les Dufour. Je me suis concerté là dessus avec l'accusateur public et les juges, que j'ai trouvés parfaitement bien disposés.

CATON.

J'espère qu'ils ont trouvé suffisamment de preuves.

ARISTIDE.

Des preuves ! Il semble que le génie de la révolution se soit plu à les accumuler dans cette affaire. A peine m'aviez-vous quitté tous les deux, que la femme Dufour s'est présentée au comité pour m'y confesser naïvement que son mari et son fils la pressoient d'abandonner ses foyers...

CATON.

Bon ! voilà une preuve d'émigration bien complète...

ARISTIDE.

J'ai adroitement rassuré cette femme, afin qu'elle n'échappât point à nos recherches ; et je crois que maintenant elle et les siens sont en mains sûres...

SCEVOLA, *se frottant les mains d'aise.*

Jé vois qué tout céla prend uné bonné tournure... Mainténant, Caton, crainté d'inadvertance, partageons nos vingt millé francs. Tu n'y pensérois pas, frippon, si jé né t'en parlois point. Mais jé dis qu'en fait dé finances, j'ai bonné mémoire...

CATON.

Oh ! je n'en doute pas. Les parts sont toutes prêtes, et si Aristide n'y voit pas d'inconvéniens....

ARISTIDE.

Je n'en vois pas maintenant que Dufour est pris, et qu'il est impossible qu'il s'en tire.

CATON, *tirant trois paquets cachetés d'assignats.*

En ce cas, voici nos trois lots qui sont chacun de six mille six cents soixante-six livres treize sous quatre deniers.

SCEVOLA, *prenant son paquet.*

Six mille six cents soixante-six livres treize sous quatre deniers: C'est bien lé compté ?

CATON.

A livres, sous et deniers.

SCEVOLA.

Tu n'en as pas mis par mégarde plus dans lé tien qué dans lé nôtre ?

CATON.

Comptes-les, si tu ne me crois pas.

SCEVOLA.

Cé n'est pas lé moment. Au surplus, mon paquet est cachété: Jé né l'ouvrirai qué dévant toi. Tiens, je vais lé mettré dans cetté poche-là. Fais-en dé même, Aristide.

(*ils mettent tous trois leurs paquets dans leur poche.*)

ARISTIDE.

J'ai besoin chez l'accusateur public. Je reviens à vous dans l'instant. Toi, Caton, vas retirer les lettres de la poste. Demain nous les décacheterons. Scévola gardera le comité.

(*Aristide et Caton sortent.*)

SCÈNE II.

SCEVOLA, *seul.*

Cé diablé dé Caton est insatiable. Il va chercher les lettres à la posté. S'il en trouvé qui soient chargées, c'est autant de flambé. Encoré s'il partageoit... Ah ! voici Brutus et la femme Dufour...

SCÈNE III.

SCEVOLA, Madame DUFOUR, BRUTUS, TORQUATUS.

TORQUATUS, *portant sous son bras un carton rempli de papiers, et une grande boîte où sont plusieurs bouteilles de liqueurs.* BRUTUS, *tient* Madame DUFOUR *sous le bras.*

BRUTUS, *à Mad. Dufour.*

Et ton fils ? ton mari ? pourquoi n'étoient-ils pas chez toi ?

Mad. DUFOUR.

Vous deviez, Monsieur, les prévenir d'une si agréable visite. Je ne doute pas de l'empressement qu'ils eussent mis à vous recevoir....

TORQUATUS, *à Brutus.*

Elle les aura fait émigrer, j'en réponds.

Mad. DUFOUR.

Émigrer ! Il seroit peut-être permis à la vertu persécutée de fuir des lieux infestés par le brigandage ; mais si moi qui ne suis qu'une femme, j'ai pu braver vos fureurs, croyez que mon fils et mon époux auront le même courage. Ce sont des hommes.

TORQUATUS, *bas à Scévola.*

Ah ! te v'là, Scévola. Vivat ! Mon ami, j'ons là du vin ; mais du vin, j'dis : stila n'est mordié pas farlité. Tiens, mets ça de côté, et pis le carton que v'là.

SCEVOLA.

Oui : mais mal-adroit qué tu es, il paroît qué tu as laissé échapper les deux plus importans personnages, Dufour et son fils.....

Mad. DUFOUR.

Calmez-vous, Monsieur, vous aurez votre proie toute entière. Ils sont à la municipalité ; mais à leur retour, quand ils appren-

dront que je suis dans les fers ; hélas ! je suis sûre qu'ils accourront pour les partager, et vous aurez la douce satisfaction de compter vos victimes. Le tableau d'une famille entière plongée dans les cachots, est si flatteur pour des ames sensibles comme les vôtres ! ...

(Scévola ouvre le carton, et parcourt les lettres qu'il renferme. Il en met quelques-unes à part, en témoignant des signes de joie. Il ouvre ensuite la boîte aux liqueurs.)

BRUTUS, *à Mad. Dufour.*

Tu fais semblant de n'avoir pas peur ; mais...

Mad. DUFOUR.

Moi, Monsieur ? Vous ne m'inspirez que du mépris.

BRUTUS.

Courage, courage. Cela ne durera pas toujours...

Mad. DUFOUR.

En effet, je devrois savoir que vous avez le secret de vous débarrasser promptement de ceux qui vous déplaisent.

SCEVOLA, *d'un ton fier.*

Nous nous débarrassons des ennémis du peuple !

TORQUATUS, *à Mad. Dufour.*

Ainsi, gare à toi. Comme ces aristocrates i' sont penauds quand i' sont pincés ! ...

SCEVOLA, *à Mad. Dufour.*

Il té convient bien d'insulter à tes magistrats, quand ils ont en mains des pièces terribles qui té condamnent.

Mad. DUFOUR.

Vous avez des pièces contre moi, dites-vous ?

SCEVOLA.

Dis lé contraire, si tu l'oses. Tiens, écoute... *(Il lit une lettre qu'il a sortie du carton.)* Montauban, ce... &c. *(à Brutus et Torquatus.)* Vous saurez, mes collègues, que Montauban est en Espagne.

TORQUATUS.

C'est donc ça qu'alle a t'une femme-de-chambre espagnole ?

SCEVOLA, *lit.*

« Moutauban, ce... &c..... J'ai reçu, mon cher oncle, » les fonds que vous m'avez fait passer ».....

BRUTUS.

Ah ! tu fais passer des fonds aux émigrés ! ton compte est bon.

TORQUATUS.

Et ça s'dit patriote ! Ventredié !...

SCEVOLA, *lit.*

» Et ils m'étoient bien utiles. Mes braves compagnons d'armes, » et moi, nous sommes depuis long-temps privés des choses » les plus nécessaires. Mais toute l'armée souffre sans se plain- » dre....» (*à ses collègues.*) Vous entendez de quelle armée il est ici question ?

BRUTUS.

C'est l'armée de Condé.

SCEVOLA.

Justement.

TORQUATUS.

Rien qu'ça !

SCEVOLA, *lit.*

» Nous combattons pour nos foyers....»

BRUTUS, *à Mad. Dufour.*

C'est-à-dire, pour leux châteaux, n'est-ce pas ?

SCEVOLA, *lit.*

» Nous défendons des titres qui nous sont bien chers....». Mes collègues, vous entendez des titres de noblesse (*il lit.*) « Et » des droits sacrés qui nous sont garantis par la nature..... Il est » doux de souffrir pour une si belle cause ».

BRUTUS, *furieux.*

Scévola, je t'en prie, n'en lis pas davantage ; car j'aurois peine à contenir mon indignation......

TORQUATUS, *furieux.*

Et moi, mordié ! vois-tu comme je trépignons de fureur ! Par la mort ! je n'savons qui me tient.....

SCEVOLA, *à Mad. Dufour.*

Eh bien! qu'as-tu à répondre?

Mad. DUFOUR.

Vous appelez cela une pièce de conviction!

SCEVOLA.

Non, cette lettré est celle d'un patriote, n'est-ce pas?

Mad. DUFOUR.

Oui, certes, d'un patriote; et je m'en fais gloire.....

SCEVOLA.

Un patriote en Espagne! quelle audace! Tiens, malheureuse, est-ce encore la lettré d'un patriote qué celle-ci? Ecoute. (*il lit une autre lettre.*) « Des avant-postes de Bellegarde, et, &c.

TORQUATUS.

Quéqu'c'est que c'pays-là?

SCEVOLA.

C'est la capitalé dé Hongrie en Autriche...

BRUTUS, *à Mad. Dufour.*

Ah! Madame est Autrichienne!.....

SCEVOLA, *lit.*

» Vous connoîtrez incessamment, mon ami, l'emploi des » fonds que vous nous avez prêtés à constitution».....

BRUTUS, *bas à Scévola.*

Oh! oh! il est question de la constitution.....

SCEVOLA, *à Mad. Dufour.*

Eh bien! est-ce clair?

Mad. DUFOUR.

Sans doute, Messieurs, vous jouez la comédie, quand vous me faites ainsi gratuitement voyager d'Espagne en Hongrie?

SCEVOLA.

Comment, tu osés dire que tu n'es pas en correspondance avec les Espagnols et les Autrichiens; qué tu n'es pas un agent de Pitt et Cobourg; qué tu n'as pas versé des fonds dans la banqué dé Saint-Charles, pour renverser la constitution démocratique? Réponds.

Mad. DUFOUR.

Ou vous êtes des forcenés en délire, ou vous êtes les plus ineptes des hommes. Voilà ma réponse.

SCEVOLA.

Crois-tu, perfide, par des injures anéantir des pièces probantes? Crois-tu détruire les nouvelles preuves que je vais te produire? Tiens, vois. (*il tire les bouteilles de liqueurs de la boîte, et lui présente à lire les étiquettes les unes après les autres.*) Comment y a-t-il là?

Mad. DUFOUR, *lit l'étiquette.*

Vin d'Espagne.

SCEVOLA.

Et tu n'es pas en correspondance avec les Espagnols!

TORQUATUS.

Comme all' est confondue! Al' n's'attendoit point à ce coup-là.

SCEVOLA, *montrant une autre bouteille.*

Ce n'est pas tout. Tiens, vois encore celle-ci, et lis l'étiquette. « Vin de Hongrie! » Et tu ne conspires pas avec les Autrichiens!

Mad. DUFOUR.

Est-ce sur de pareilles pièces que vous égorgez tous les jours tant de victimes au nom de la liberté?

SCEVOLA.

Jé té lé demande: cela ne suffit pas, à ton avis? Tu envoies des fonds aux Autrichiens, qui en revanche te font passer des liqueurs, et ce n'est pas-là employer des manœuvres tendantes à renverser la constitution démocratique!

Mad. DUFOUR, *d'un ton pénétré.*

O ma patrie! voilà donc tes tyrans!

BRUTUS.

Scévola, je demande que les deux lettres soyont paraphées.

TORQUATUS.

Pataraffe aussi les bouteilles, hormis ce qui est dedans.

SCEVOLA, *à Mad. Dufour:*

Tu reconnois ces deux lettres et ces bouteilles?

Mad. DUFOUR.

Oui, je les reconnois.

TORQUATUS.

C'est bon; mordié, ton procès ne sera pas long....

SCÈNE IV.

Les précédens, FANCHETTE, TORQUATUS.

FANCHETTE, *à Torquatus.*

PARDONNEZ, monsieur l'Adonis à grandes moustaches, si je vous interromps; mais je viens vous dire que vous avez oublié quelque chose.....

TORQUATUS.

J'ons oublié queuqu'chose? ç'a s'rait-il ma pipe à fumer?

FANCHETTE.

Point du tout. C'est ma personne.

TORQUATUS.

Mais, je ne voulons pas de toi....

FANCHETTE.

Ah! pour un galantin! fi donc; l'apostrophe n'est pas honnête. Comment! quand un patriote comme vous fait tant que d'incarcérer le père, la mère, le fils, est-ce qu'il ne doit pas incarcérer toute la maison, depuis la cave jusqu'au grenier? On dit même que, d'après les statuts de votre confrairie, vous ne devez pas faire grace aux chiens de basse-cour....

TORQUATUS.

Petite Espagnole, petite Autrichienne, savez-vous bien à qui qu'est-ce que vous parlez?

FANCHETTE.

Au plus ragoûtant comme au plus aimable des cavaliers; persuadée, Monsieur, que vous ne m'avez oubliée que par inadvertance; jalouse de voir un républicain comme vous remplir rigou-

reusement ses fonctions ; voulant sur-tout vous empêcher de ternir votre haute réputation par un acte d'humanité indigne d'un grand cœur comme le vôtre, je me suis vîte empressée de faire mon trousseau, et de venir vous conjurer, au nom de la liberté, de me priver de la mienne.

BRUTUS.

Cette fille est folle, par ma foi.

FANCHETTE.

Vous qui êtes si humain, si complaisant, de grace, incarcérez-moi. .... C'est aujourd'hui la mode d'incarcérer tous les honnêtes gens ; voudriez-vous me faire passer pour une fille malhonnête ?....

TORQUATUS.

Ah ça, mais tout de bon, c'a t'f'roit-il ben plaisir ?

FANCHETTE, *se jettant dans les bras de sa maîtresse.*

Si cela me feroit plaisir ! et ne serois-je point auprès de vous, ma respectable maîtresse ? J'aurai du moins le bonheur de ne vous quitter jamais, et nous aurons la consolation de pleurer ensemble.

Mad. DUFOUR, *embrassant avec la plus vive émotion Fanchette.*

Ah ! Fanchette ! fille trop généreuse ! embrasse ton amie. Les tyrans ont beau faire, ils n'empêcheront jamais deux ames vertueuses de confondre leurs épanchemens et leurs caresses. Ton sublime dévouement m'attendrit jusqu'aux larmes ; mais, crois-moi, ma pauvre Fanchette, ne partage point mon infortune ; épargne-moi la douleur d'avoir entraîné une femme courageuse et fidelle dans une proscription qui lui est étrangère. Ta vertu ne sauvera pas ma famille.

FANCHETTE.

Ah ! du moins, mon exemple ne sera peut-être pas perdu pour ma patrie !

SCÈNE

SCENE V.

Les précédens, ARISTIDE, CATON, (*Ils s'asséient au bureau.*)

SCEVOLA.

CAMARADES, vous venez fort à propos. Voilà notre Espagnole de tantôt, qui veut absolument.....

CATON.

Comment! cette femme n'est pas arrêtée!.....

TORQUATUS.

Ce n'est pas, mordié, manque de bonne volonté de sa part.

CATON.

Brutus, et Torquatus, vous êtes impardonnables.

TORQUATUS.

Ventredié! c'nest pas not' faute, à nous. Al' n'étoit pas tant seulement couchée sur le mandat.

CATON.

Qu'importe? ce qui est bon à prendre est bon à rendre. On auroit fait le mandat d'arrêt plus-tard..... Président, aux voix le mandat d'arrêt contre cette étrangère, avec injonction aux citoyens Brutus et Torquatus d'être plus exacts désormais dans leurs fonctions.....

ARISTIDE.

S'il n'y a point de réclamation, la proposition est adoptée. Brutus a la parole pour faire le rapport de sa mission.

BRUTUS.

Je vous dirai, citoyens collègues, que nous n'avons trouvé que la femme Dufour ici présente, avec cette fille et leur domestique. Les deux Dufour étoient à la municipalité, ous' qu'on les y guette, et des ordres sont donnés pour les pincer lorsqu'ils rentreront chez eux.

CATON.

En les attendant, je propose qu'on procède dès à présent à l'interrogatoire de la femme Dufour.....

ARISTIDE, *à Mad. Dufour.*

Approche du bureau, citoyenne.

Mad. DUFOUR.

Qui de vous cinq doit m'interroger ?

ARISTIDE, *d'un ton sévère.*

C'est moi.

Mad. DUFOUR.

C'est toi, vil imposteur! et tu oses soutenir mes regards! Voilà donc le défenseur de mon époux! .... voilà les paroles de paix que tu m'as prodiguées tantôt avec tant d'astuce et de perfidie! .... Va, monstre, la vertu ne répond point à des interpellations qu'a souillées ta bouche impure ; ta présence me fait frémir d'horreur! .....

ARISTIDE.

Citoyenne, je ne suis comptable de ma conduite qu'à la patrie. Tout est permis, quand il s'agit du salut du peuple. Je t'interpelle, au nom de la loi, de me répondre.

CATON, *très-vivement.*

Président, je ne conçois pas ton sang-froid! ..... Cette contre-révolutionnaire outrage le comité en la personne du président; je demande qu'il soit sursis à son interrogatoire, et qu'elle soit mise en prison.

TOUS.

Aux voix!

Mad. DUFOUR.

J'y cours. C'est aujourd'hui l'unique asyle de la vertu sur la terre.....

SCÈNE VI.

Les précedens, DESCHAMPS, DUFOUR jeune, *escorté des deux agens du comité qui l'ont arrêté.*

Mad. DUFOUR, *à son fils.*

Vous me voyez, mon fils, au milieu de mes bourreaux et des vôtres.

DUFOUR jeune.

Rassurez-vous, ma mère, ils cesseront bientôt de l'être. (*Aux membres du comité.*) Messieurs, comme je ne suis point parfaitement au courant de vos formes révolutionnaires, veuillez me dire s'il est vrai que vous m'ayez mis en état d'arrestation ?

ARISTIDE.

Que signifie cette question ?

DUFOUR jeune.

Le voici. En sortant de la municipalité, l'on m'apprend l'arrestation de mon père et la mienne. Je me retire chez moi pour m'assurer du fait. En arrivant, je trouve deux personnes, (*il indique du doigt les deux agens du comité*,) dont la figure est digne en tous points de l'honorable métier qu'elles exercent. Au nom de la loi, ces Messieurs, avec une brutalité vraiment aimable, me déchirent une partie de mes vêtemens, et me constituent prisonnier. Moi, qui croyois tout bonnement qu'il falloit, pour arrêter un citoyen, être porteur d'un ordre émané d'une autorité quelconque, je demande où sont leurs pouvoirs. Nos pouvoirs ! me disent-ils, d'un ton mâle et révolutionnaire : les voilà !... ; et ils me montrent chacun un gros bâton, solidement ferré par le bout. J'avois bien, à de pareils pouvoirs, la réponse toute prête dans le fourreau de mon épée. Mais ces Messieurs m'ayant annoncé qu'ils étoient les agens du comité révolutionnaire, aussitôt, moi, par respect pour les honorables membres qui le compo-

sent, me doutant bien que vous aviez adopté une jurisprudence toute particulière, inconnue des citoyens et des loix, je me suis laissé conduire. Voilà pourquoi, Messieurs, je vous demande si je suis véritablement en arrestation.

BRUTUS.

Oui, jeune homme, tu es en arrestation; j'ai le mandat dans ma poche.

DUFOUR jeune.

Ce mandat est sans doute la réponse au certificat de civisme que je vous ai demandé?

ARISTIDE.

Tu n'as pas ici le droit de nous interpeller: la loi parle; c'est à toi d'obéir.

DUFOUR jeune.

Certes, Messieurs, c'est bien mon intention, sur-tout quand la loi parle par des organes aussi purs.

DESCHAMPS.

Messieurs, si cela est ainsi, voulez-vous bien voir si mon nom n'est pas dans le mandat d'arrêt?

CATON, *vivement, et avec beaucoup d'humeur.*

Président, je demande la parole. Il est de fait que pour punir l'exécrable famille de Dufour, nous avons usé de trop de mollesse. Vous voyez avec quelle audace on vient vous insulter jusques sous le bonnet rouge. Je demande l'arrestation du domestique ici présent, et, de plus, qu'il soit fait perquisition dans la maison de Dufour, pour y saisir tout ce qui portera figure humaine. Point de quartier, mes collègues, point de demi-mesures, ou la liberté est perdue!

ARISTIDE, *froidement.*

La proposition est adoptée.

DUFOUR jeune.

Maintenant, Messieurs, que je suis témoin oculaire des principes de justice et d'humanité qui vous dirigent, vous m'encouragez à vous faire moi-même une dénonciation de la plus haute importance.

Mad. DUFOUR.

Qu'entends-je, mon fils? Vons ne rougissez pas de jouer le rôle infâme de délateur!

CATON, *à Mad. Dufour.*

Silence ! Tu n'as pas la parole, citoyenne ; apprends que la dénonciation est une vertu civique.

SCEVOLA.

Le drôle veut filer doux et faire patté dé velours. Mais, sandis, tenons-nous fermes, mes collègues.

ARISTIDE, *à Dufour.*

Tu as la parole pour une dénonciation. Sur-tout, ne cherche point à te justifier, ou je t'impose silence.

DUFOUR jeune.

Je sais que je prendrois une peine inutile. Il s'agit, Messieurs, d'une conspiration effroyable, dont les ramifications doivent s'étendre sur toute la surface de la république : elle est dirigée par une classe d'hommes à qui vous avez voué une haine irréconciliable.

SCEVOLA.

C'est-à-dire, les aristocrates.

DUFOUR jeune.

Point du tout ; je veux parler, au contraire, des vertueux et sages patriotes. Ce complot affréux (et c'est ici, Messieurs, que je demande toute votre attention) a pour but d'écraser et d'anéantir les révolutionnaires énergiques, qui, comme vous, encouragent le commerce, protègent les beaux-arts, respectent les propriétés, sont avares du sang de leurs frères, reçoivent enfin journellement les bénédictions du peuple.

ARISTIDE.

Sans doute tu n'as pas l'outrageante prétention de nous persiffler?

DUFOUR jeune.

Moi ! Messieurs; je sens trop l'énorme distance qui nous sépare.

SCEVOLA.

On voit bien qué Monsieur voudroit ici nous amadouer. (*d'une voix élevée.*) Mais lé comité est incorruptible. Continuez.

DUFOUR jeune.

Je ne doute nullement des bonnes dispositions du comité à mon égard. Mais veuillez m'entendre; voici le tableau de l'affreuse conspiration que je vous dénonce, et qui vient malheureusement d'éclater. (*Il lit.*) « Extrait du bulletin de correspondance de la Convention Nationale; séances des 9 et 10 thermidor au second ».

« Nos infâmes triumvirs sont enfin abattus; Robespierre, » Couthon, Saint-Just, mis hors de la loi, viennent d'expirer » comme des lâches sur cette place où ils ont fait massacrer tant » d'innocentes victimes ».

(*Tous les membres du comité demeurent anéantis et stupéfaits.*)

Mad. DUFOUR, *avec transport.*

O éternelle justice !

CATON, *soupirant.*

Le vertueux, l'incorruptible Robespierre !...

SCEVOLA, *soupirant.*

Ce petit Saint-Just qui donnoit de si grandes espérances !

ARISTIDE, *d'un ton d'affliction.*

Et Couthon, l'immortel rapporteur de la loi du 22 prairial !...

DUFOUR jeune, *lit.*

« Le tribunal révolutionnaire de Paris, cette horrible boucherie de chair humaine est suspendu; la horde d'assassins qui » le composoit est arrêtée, et va bientôt monter sur le siège » sanglant où tant de fois elle insultoit à la vertu malheureuse; » tous les tribunaux révolutionnaires, les commissions temporaires et populaires institués dans toute la république, sont supprimés ».

SCEVOLA, *désolé.*

Supprimés! Ah! mes collègues, touté la Républiqué est en combustion.

DUFOUR jeune.

Ah! oui, je le sens bien, tout est perdu. Des tribunaux si humains et si justes! des commissions qui expédioient si vite! Quel dommage!...

CATON, *pleurant.*

Mes amis, la contre-révolution est faite.

ARISTIDE.

Est-ce bien le bulletin de correspondance que tu lis ?

DUFOUR jeune.

Vous le voyez.

SCEVOLA, *d'un ton affligé.*

Hélas ! oui, c'est bien le bulletin !

DUFOUR jeune.

Ce n'est pas tout. Écoutez-moi ; car enfin votre abattement me fait peine. Il faut au moins vous donner quelque consolation. (*Il continue de lire.*) « Toutes les autorités constituées se- » ront incessamment renouvellées, les partisans de la terreur et » les buveurs de sang pousuivis, la conduite des comités ré- » volutionnaires sévèrement examinée ».

SCEVOLA, *sur le même ton.*

Nous sommés perdus ! quelle ingratitudé !

DUFOUR jeune.

Telle est, Messieurs, la dénonciation que j'avois à vous faire. Comme vous le voyez, c'est un véritable mouvement contre-volutionnaire dont les résultats peuvent être très-alarmans. Je me repose sur votre profonde sagesse pour en arrêter les suites. Maintenant j'obéis à votre mandat d'arrêt.

ARISTIDE, *avec beaucoup de véhémence.*

Citoyens collègues, ces événemens sont terribles. Ils pourroient déconcerter des ames pusillanimes, mais non pas des républicains de notre trempe ; si nos frères de Paris sont morts victimes du royalisme, nous vengerons à Dijon, au sein de notre société populaire, la mémoire de ces généreux martyrs de la liberté. Soyons toujours révolutionnaires, bravons les poignards de l'aristocratie et le stylet du feuillantisme ; et s'il faut périr, périssons....

DESCHAMPS.

En coquins.

SCÈNE VII.

DUFOUR, UN OFFICIER MUNICIPAL en écharpe, *et les précédens*, cinq Gendarmes.

DUFOUR père.

MAGISTRAT du peuple, je vous ai prié de m'accompagner au comité révolutionnaire, parce que je ne connois qu'une seule manière légitime de dénoncer des scélérats. C'est de les accuser en face; et ils sont sous vos yeux.

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Dufour, vous m'avez tout appris. (*aux cinq Membres.*) Au nom de la loi, je vous constitue tous en arrestation, et je vous ordonne de représenter les vingt mille livres en assignats, que vous avez déposés hier soir dans ce carton, et que pour vous confondre, Dufour a paraphés de sa main.... Vous gardez le silence !... Au nom de la loi, je vous ordonne de représenter tous les assignats qui sont sur vous. (*Caton, Aristide, Scévola restent immobiles, Brutus et Torquatus s'empressent de montrer les assignats qu'ils ont sur eux; l'Officier municipal les examine, puis il s'adresse aux trois autres.*) Eh bien ! vous restez immobiles ? . . .

SCEVOLA.

Hé ! sandis ! pour qui nous prénez-vous ? Nous sommes des gens d'honneur, incapables de faire aucune vassesse; incapables.

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Si vous résistez à la loi, je vais sur le champ donner l'ordre de vous fouiller . . .

SCEVOLA, *s'exécutant d'un ton pleureur.*

Céla n'en vaut pas la peine; Citoyen, jé mé soumets. (*Scévola tire son paquet de la poche, et veut le dérober aux recherches de l'Officier municipal. Il offre ensuite ses poches.*) Bous les voyez... Cherchez, cherchez bien.

L'OFFICIER MUNICIPAL, *à Scévola, en lui saisissant le paquet cacheté.*

Quel est ce paquet cacheté ?

SCEVOLA, *pleurant.*

Ah ! c'est un p'tit paquet...

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Les assignats sont tous marqués du même paraphe !

DUFOUR père.

C'est le mien.

SCEVOLA, *feignant la surprise.*

Vous plaisantez ! çà n'est pas possible !.. C'est, sans doute ; quelque malveillant qui aura glissé cé paquet dans ma poche à mon insu !... Hélas ! citoyen, ne faites plus dé perquisition ; car on aura, sans doute, glissé les mêmes paquets dans la poche dé Caton et dans cellé d'Aristide...

BRUTUS.

Citoyen, au moins vous voyez que je suis innocent.

DESCHAMPS, *lui retirant de la poche de sa veste une montre d'or et sa chaîne, et la présentant au public.*

Citoyen, voici la preuve de son innocence. C'est la montre de la citoyenne Dufour. J'ai vu ce galant homme la décrocher ce soir en apposant les scellés.

FANCHETTE, *derrière Torquatus.*

Et vous, mons Torquatus aux belles moustaches, votre conscience est-elle bien tranquille ?

TORQUATUS, *désolé.*

Ma conscience al' n'bouge ventredié pas, citoyenne ; j'ons d'la probité sans qu'ça paroisse.

FANCHETTE, *montrant une tabatière d'or qu'elle a retirée de la poche de Torquatus, en même temps que Deschamps a retiré la montre.*

En voici la preuve. C'est la tabatière de la Citoyenne Dufour, que la rare probité de Torquatus a escamotée ce soir sur la toilette, lorsque son digne compagnon apposoit les scellés.

SCENE VIII.

CINQ GENDARMES, *les précédens.*

L'OFFICIER MUNICIPAL.

GENDARMES, saisissez ces misérables, et conduisez-les, affublés de leurs bonnets rouges, à la maison d'arrêt, où nous allons tous les rejoindre. Qu'ils traversent à pied, et au milieu des justes imprécations du Peuple, une commune qu'ils ont baignée de sang et couverte de brigandage, jusqu'à ce que le glaive de la loi en ait purgé la terre.

(*Les cinq Membres en bonnets rouges, consternés et les yeux baissés, font lentement le tour du théâtre, tenant chacun un Gendarme sous le bras. Ils passent en revue devant les autres personnages. Deschamps et Fanchette les saluent et les narguent.*)

SCÈNE IX.

DUFOUR père, DUFOUR fils, DESCHAMPS; la citoyenne DUFOUR, FANCHETTE, L'OFFICIER MUNICIPAL.

L'OFFICIER MUNICIPAL.

GÉNÉREUX Dufour, le règne des brigands est anéanti; la justice et l'humanité les remplacent. Oubliez les persécutions dont votre intéressante famille a failli être la victime. Employez ce courage qui vous faisoit braver la mort, à poursuivre la destruction totale des vampires qui ont dévasté notre patrie; et la postérité en pleurant sur les cendres de tant de Citoyens innocens, bénira leurs vengeurs.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Pièces de théâtre qui se trouvent chez Barba, *au magasin de Pièces de théâtre, rue André-des-Arts, N°. 27.*

Abufar, ou la Famille arabe, tragédie de *Ducis*.
Ami des Loix [l'], de *Laya*.
Avocat Patelin [l'].
Ami [l'] du Peuple.
Amant Bourru [l'], de *Monvel*.
Amant [l'] jaloux.
Abdelazis, tragédie, de *Murville*.
Aveugle [l'] clairvoyant.
Avares [les deux], opéra.
Athalie.
Amis (les) à l'épreuve.
Alexandre-le-Grand, tragédie.
Arlequin Sculpteur, vaudeville.
Bourgeois (le) Gentilhomme.
Banquier (le), coméd. en 3 act.
Brutus.
Conciliateur (le) de *Dumoustier*.
Concert (le) de la rue Feydeau.
Charles IX, de *Chénier*.
Conteur (le), par *Picard*.
Catherine, ou la belle Fermière.
Cange, comédie. (Variétés)
Courtisannes (les).
Complaisant (le).
Crispin rival.
Clémentine & Desormes.
Clochette (la).
Crimes (les) de Noblesse.
Caïus-Gracchus, de *Chénier*.
Coquette (la) corrigée.
Destruction (la) de la Ligue.
Détenus (les), fait historique.
Dragons (les) & les Bénédictines.
Dragons (les) en cantonnement.
Deux (les) Billets, de *Florian*.
Déserteur (le), de *Sédaine*
Didon, de *Le Franc*.
Dot (la).
Dépit (le) amoureux.
Dangers (les) de l'Opinion.
Epicharis & Néron, de *Legouvé*.
Ecole [l'] des Pères, *Picyre*.
Enfance [l'] de J. J. Rousseau.
Esprit [l'] de contradiction.
Epreuve [l'] réciproque.
Ecossaise [l'], ou le Café.
Evenemens [les] imprévus.
Empyriques [les], de *Lebrun*.
Femmes (les), de *Dumoustier*.
Fénélon, tragédie, de *Chénier*.
Folies [les] amoureuses.
Fausses [les] confidences.
Fausse [la] Agnès.
Fête [la] d'Amour.
Fête [la] du Château.
Force [la] de l'habitude.
Folies [les] de Georges.
Fou [le] par amour, de *Ségur*.
Glorieux [le].
Georges, ou le Bon Fils.
Galant [le] Coureur.
Gageure [la] imprévue.
Gabriel de Vergy.
Honnête [l'] Criminel, 1795.
Homme [l'] d'Etat imaginaire.
Henri VIII, tragédie de *Chénier*.
Heureusement.
Intérieur [l'] des Comités révolutionnaires.
In-promptu [l'] de Campagne.
Intrigue (l') épistolaire.
Iphigénie en Tauride.
Jeune [la] Hôtesse, comédie.
Jean Calas, tragédie de *Chénier*.
Jeannot chez le Dégraisseur.
Jérôme Pointu.
Jérôme Pointu [la Folie de].
Jeu [le] de l'Amour & du Hasard.
Joueur [le].
Légataire [le] universel.
Louise & Volsan.
Mère [la] coupable, comédie.
Marius à Minturnes, tragédie.

Modéré (le), de *Dugazon.*
Ménechmes (les), de *Regnard.*
Mari [le] retrouvé.
Mercure [le] galant.
Métromanie [la], de *Piron.*
Malade [le] imaginaire.
Mari (le) coupable.
Mérope.
Mahomet, de *Voltaire.*
Mœurs [les], ou le Divorce.
Mélidor & Phrosine.
Mariage de Figaro.
Marius, tragédie, de *Caux.*
Nadire, ou Thamas-Koulikan.
Nuit champêtre.
Olympie, trag. de *Voltaire.*
Othello, tragédie, de *Ducis.*
Originaux (les).
Oracle [l'], de *Sainte-Foix.*
Œdipe chez Admète, de *Ducis.*
Orphelin (l') de la Chine.
Orphelin (l'), de *Lebrun.*
Père (le) de Famille.
Prise de Paris, non jouée.
Philoctète, de *Laharpe.*
Pauvre Femme (la), comédie
Philosophes (les), de *Palissot.*
Préjugé [le] vaincu.
Partie (la) de chasse d'Henri IV.
Philosophe (le) marié.
Précieuses (les) ridicules.
Plaideurs (les).
Phèdre, de *Racine.*
Philippe & Georgette.
Porte-Feuilles (les).
Robert chef de Brigands.
Roméo & Paquette.
Retour (le) imprévu.
Réconciliation (la) normande.
Rêveries renouvellées des Grecs.
Régulus.
Rosière (la) de Salency.
Suspects, (les) vaud.
Sage [le] Etourdi.
Surprise (la) de l'Amour.
Stratonice, de *Hoffman.*
Satyrique (le), de *Palissot.*
Trois (les) Cousines.
Timoléon, tragédie, de *Chénier.*
Tartuffe (le), de *Molière.*
Tom-Jones, de *Desforges.*
Turcaret.
Tu (les) & Toi, de *Dorvigny.*
Tancrède, de *Voltaire.*
Visitandines (les), de *Picard.*
Vieux (le) Célibataire, coméd.
Veuve (la) de Cancale.
Vendangeurs (les).
Voyages (les) de Rosine.
Vraie (la) Bravoure, de *Picard.*
Victimes [les] cloîtrées.
Veuve (la) du Républicain.
Venzel, ou le Magistrat du Peuple.
Véritable [le] Ami des Loix.
Vendangeurs [les].
Veuve [la] de Malabar.
Zelmire.
Zaïre.
Zémire & Azor.
Zélia, drame.

Nota. On trouve au même Bureau, un grand assortiment de Pièces de Théâtre, tant anciennes que modernes.